

L'ARCHE *Editeur*

Fabrice MELQUIOT

Toxic Azteca Songe

Toute demande de droits de représentation par des théâtres professionnels ou amateur, d'adaptation cinématographique, radiophonique ou de télévision, que ce soit en intégralité ou en partie et sans que cette liste soit exhaustive, doit faire l'objet d'une demande écrite et préalable auprès de :

L'Arche *Editeur*
86 rue Bonaparte
75006 Paris
contact@arche-editeur.com

Le présent manuscrit est une version de travail et ne constitue pas une publication au sens du Code de la propriété intellectuelle. Il vous est communiqué à titre consultatif uniquement et ses auteurs se réservent le droit de le modifier ou mettre à jour à tout moment.

Toute reproduction ou diffusion de ce texte, en intégralité ou en partie, sans l'accord préalable et écrit de L'Arche, est une contrefaçon au sens de l'Article L122-4 du Code de la Propriété Intellectuelle, et L'Arche se réserve le droit de recourir à tous les moyens juridiques à sa disposition en cas de manquement à ces règles.

Toxic Azteca Songe

Feuilleton radiophonique
France Culture

Fabrice Melquiot

Personnages

Quelqu'un
Quelqu'un d'autre
William Burroughs
Joan Vollmer Burroughs
Antonin Artaud
Octavio Paz
Bernard Diaz del Castillo
Hernán Cortés
Aracely Luz Prieto
Donatien-Alphonse-François de Sade
El Santo
La Santa
Le Récitant
Le Garçon Machine
L'Usine
Frida Kahlo
Plusieurs voix

Premier épisode

MEXICO
CETTE VILLE QUE J'APPELAIS POUR-TOUJOURS
EN SOUVENIR DE TOI
DE TOUT
DE RIEN DU TOUT

« De toute façon, c'est arrivé »
Kerouac citant Ginsberg citant Platon

Machine à écrire sur laquelle on tape, frénétiquement.

Quelqu'un.

A une page d'Ange de la désolation - ô Mère je te parle -
Jack Kerouac balance qu'un type à la coule - ô Mère
lointaine - le prototype du type à la coule, le prototype
type du type à la coule, c'est : « une personne capable de
rester au coin de certaines rues de n'importe quelle ville
étrangère et de trouver, sans parler la langue, de l'herbe
ou de la poudre. » - Mère, j'ai si froid.

*Passage des voitures monotones à n'importe quel carrefour,
entre une rue mexicaine et une autre rue mexicaine.*

Klaxons.

Hommes et femmes, se parlant, sur les trottoirs.

*Musique : voix lointaine de Lucha Reyes, comme intérieure
à chacun, Por un amor.*

Quelqu'un d'autre.

des promesses de sang, ce sont des filles qui s'achètent comme des frites à l'Auto-Mac. Ce n'est pas exactement un Président, costard-cravate oubliée. Mais c'est 100 000 histoires de ce genre. Il me répète : Narcos. Narcos. Je pense au nom des planètes dans Goldorak. On est sur la Plaza Santa Catarina, dans le quartier de Coyoacan, un hiver très doux, on boit une citronnade.

William Burroughs.

« De toute façon, c'est arrivé. »

Quelqu'un d'autre.

Ô Mère, il faudrait que je jouisse, que je sache enfin jouir de ce meurtre parfait de la beauté, la beauté tuée dans l'œuf à coups d'aiguille, que j'apprenne à gober ses sortilèges, blanc et jaune, ses formules magiques, la mitraille des rêves dans mes poches de clodo de l'époque, largué dans des gares et des gares et des villes et des villes, ne montant jamais dans le bon train, se trompant sans cesse de rue ; ce serait un super plan, tailler une bavette excentrique avec le banquier, lui parler du caca de son cul, plutôt que du CAC 40 ou des combats d'écureuils dans les palmiers de la rue Francisco Sosa. La scatologie nous sauvera du poème poétique et du réel dégueu ; la poésie nous tirera de la merde et le rire secouera nos plastrons blancs. Nous sommes tristes sans être clowns, la défaite que c'est, parle-moi donc de tes pensées à l'instant où tu chies ce dont tout à l'heure tu te régalais, menu à combien d'euros, combien de dollars, combien de pesos, parle-moi depuis le secret de tes chiottes je te dirai qui tu es, c'est par là la sortie, trou du cul, la la la.

La plupart du temps, nous sommes de cellophane.

Mère, je suis si fragile.

Musique : Lucha Reyes chante Tu diras.

William Burroughs.

Il est où, ce fils de pute de chanteur de Mexico ? Se demande William Burroughs en gobant des cafards portant sombrero.

Quelqu'un d'autre.

Le Mexique, c'est un pays à 100 000 histoires. Si elles sont vraies ? Puisque je te les raconte. Si je te les raconte, c'est qu'elles sont vraies. Sinon, tu doutes de moi. Est-ce que tu doutes de moi ? Si je te dis qu'on peut

Mexico, 6 septembre 1951, dans une chambre de la rue Orizaba, où ils vivent l'un et l'autre, William Burroughs - ô Mère te souviens-tu de moi ? - William Burroughs tue accidentellement sa femme Joan. Ivres d'alcools et de drogues, ils reprennent à leur compte le jeu de Guillaume Tell, passant de l'arme blanche à l'arme à feu. Balle de Bill en plein front de Joan - ô Mère - le sourire de Joan, ce ne fut soudain plus que le compte incertain de ses dents.

William Burroughs.

J'étais pourtant un tireur remarquable.

Quelqu'un d'autre.

Elle avait 27 ans et 27 trous d'aiguille dans la peau ; parcours de golf pour fourmis rouges.

William Burroughs.

Bouge pas, baby, remue pas ta petite gueule comme si c'était de la vase et si j'étais le ruisseau, ma petite ablette, ma friture sur la ligne, tiens mon scalpel, tiens-le droit comme un vit, c'est ça, tu es d'une beauté si perdue qu'on se demande si elle s'est jamais trouvée, ma dépression, belle petite dépression bien carabinée, dépression folle de mon hypothalamus, tiens j'ai trois ongles incarnés, j'incarne quoi, j'incarne rien, toi non plus ma morphine sinon ma Mort Fine, le ver dans ma pomme sinon, est-ce que ça pense un ver, Joan ? A quoi ça pense ? Est-ce que ça pense à nous, en attendant ? Est-ce qu'ils penseront à nous en rognant nos côtes ? Seringuette ultime - demain la cure. Je te promets. Eclate de rire, c'est une blague ! Bouge pas, ma Pégase, remue pas ta petite gueule j'ai dit, si je me rate-

Coup de feu.

Puis un chien qui geint. Longtemps.

Quelqu'un d'autre.

Pablo me dit : au Mexique, il y a un Président qui n'est pas le Président. Il y a un Président qui dit qu'il est Président et un Président au-dessus du Président, qui dit qu'il ne l'est pas. Pourtant il l'est, c'est lui le Président. Ici, c'est celui qui dit qu'il y est pas qui y est. Président pour chacun, Président du Secret Organisé ; il n'existe pas. Ce n'est pas exactement un Président : ce sont deux corps retrouvés dans une voiture, criblés de balles, ce sont des appels téléphoniques en pleine nuit et

Quelqu'un entre dans Mexico, un jour d'hiver. Quelqu'un qui n'existe pas. Quelqu'un que je ne serai jamais. Que vous ne serez pas non plus. Une ombre projetée sur les murs de la ville, quelqu'un qui se demande s'il est lui aussi le prototype type du type à la coule.

Quelqu'un.

Alors, je vais me poster au coin d'une rue, et je n'attends rien.

Silence.

Voitures monotones.

Une quart d'heure.

Silence.

Klaxons.

Une demi-heure.

Silence.

Hommes et femmes, se parlant sur les trottoirs.

Quarante minutes.

Puis un type s'approche de moi, quetal ?

Ça va, je lui dis.

Il me regarde dans les yeux, regarde mes bras, regarde ma bouche, mes yeux encore, mes bras, mon cou, les veines de mon cou, il m'épluche.

Tu veux un écran plat ?

Quoi ?

Il me sort la fiche technique, à deux doigts de déballer le mode d'emploi.

Ecran plasma, télécommande, 16/9^e, encore dans le carton d'origine, si t'es sourd ou malentendant, c'est sous-titré.

Quelqu'un d'autre.

Le temps change nos deals, mais pas nos manques. Seringuette d'images profuses. Mère, je me perce comme un sac à trop regarder le monde sans y prendre part. Davantage d'idoles que de réalités. Me pique à coups d'idoles de verre blanc, par écran interposé. Combien de filtres, avant de toucher de l'index le diamant brut du réel ? Me shoote au Star Business. Me shoote au Screen Dust. Me shoote à la TV Ecstasy. Je plane dans des vies dont je ne suis pas. Je suis un âne tragique.

monter un escalier en le descendant, tu me crois, n'est-ce pas ? Tu dois me croire parce qu'on se connaît depuis peu et c'est toi l'étranger. *Green grows the grass*, gringo. *Baroque*, tu ne sais pas ce que ça veut dire, tu ne sauras jamais. Mais si tu as peur du vide, alors tu es déjà un peu chez toi. Je regarde Pablo. Il sirote. Dans les arbres de la Plaza Santa Catarina, des colibris vibronnent.

Quelqu'un.

Quelqu'un entre dans un pays, quelqu'un a les papiers nécessaires pour entrer, quelqu'un entre dans un pays par une porte, quelqu'un, ce n'est pas moi, ni vous - je te vouvoie, Esperanza ou Grâce, Mère je te vouvoie : j'ai désappris les noms pour revoir les êtres ou les choses depuis l'étrange étranger, l'anonyme terre lointaine, incognita, je dis vous pour déjouer l'intimité qui nous éloigne au fur de la vraie chose, l'être vrai derrière le nom qui le désigne, le vrai toi seulement vrai si je te dis vous sans nous égarer, un pas en arrière est un pas vers toi, vers vous, Esperanza ou Grâce, Mère, ma Mère - quelqu'un entre dans ce pays par une porte, de ces portes qu'on érige à l'entrée des villes, quelqu'un entre par Mexico dans un pays qu'il ne connaît pas, dont il n'a idée qu'à travers livres, ce n'est pas moi je le jure, mais bel et bien quelqu'un qui n'existe pas, quelqu'un qui n'existe pas entre dans un pays qui n'existe pas par une porte qui n'existe qu'en lui, ou en vous, Esperanza ou Grâce. Mère, quel jour sommes-nous ?

Quelqu'un d'autre.

9 août 2007. Tous ceux qui ont connu Mexico il y a vingt ans disent que Mexico est foutu, qu'avant c'était quelque chose cette ville ; maintenant, maintenant c'est foutu, comme le disaient ceux qui avaient connu Mexico vingt ans avant ceux-là, et ainsi de suite. Les villes pourrissent à vue d'œil dans nos cœurs réactionnaires et exclusifs. Ô Mère, tu sembles si lointaine, Sainte Mère de Guadalupe, tu n'es pourtant pas une île.

William Burroughs.

De toute façon, c'est arrivé. Burroughs citant Kerouac citant Ginsberg citant Platon citant quelqu'un.

Quelqu'un d'autre.

On entend la mine de crayon sur le papier, puis la plume près de la mine.

Ecrire dans leur marge, avec les tentacules empruntés à la ville Mexico qui n'a jamais été une ville, mais des villes s'aimant, se détestant, s'éraflant, s'étranglant les unes les autres. Je veux y entrer par une fenêtre dessinée en haut d'un escalier, un escalier qui monte en descendant, jusqu'à la chute, la mienne, la vôtre, Esperanza ou Grâce.

William Burroughs.

De toute façon, c'est arrivé. Ô Mère, tout est perdu. Murmure William Burroughs, ramassant le corps sans vie de Joan. Et il ne connaît personne ici. A part les flics, un peu, à part quelques camés comme lui, à part des dealers sans visage.

Quelqu'un.

Tous ces salauds, à travers le monde ; et on ne peut rien y faire.

Mer démontée.

Plume sur papier.

Canons.

Cris.

Quelqu'un.

Bernard Diaz del Castillo, compagnon d'armes du conquistador Hernan Cortés, faisant le portrait de son chef :

Bernard Diaz del Castillo.

Son visage, d'un aspect peu réjoui et d'une couleur presque cendrée, aurait eu plus d'élégance s'il eût été plus allongé. Son regard était à la fois doux et grave.

Il avait la poitrine large et les épaules bien taillées.

Il était bon cavalier et très adroit à toutes sortes d'armes à pied comme à cheval.

Homme de cœur et de résolution.

J'entendis dire que, dans l'île Espanola, lorsqu'il était jeune, il commit quelques espiègleries avec les femmes ; il ferrailait même quelquefois à leur propos avec des gens de courage et d'adresse, et la victoire était toujours de son côté.

Près de sa lèvre inférieure, les traces d'une blessure, reçue dans ces combats.

Quand j'aimerais entendre :

- 1-Charlie Parker faisant gémir son petit saxophone
(*musique : Charlie Parker joue All the things you are*)
- 2-Antonin Artaud déglissant son Père-Nerfs pour vos
beaux yeux (*coups de marteau fou dans un corps dur*)

Antonin Artaud.

« Après vingt-huit jours d'attente, moi Antonin Artaud, je n'étais pas encore rentré en moi ; - il faudrait dire : sorti en moi. En moi, dans cet assemblage disloqué, ce morceau de géologie avariée. »

Quelqu'un d'autre.

- 3-Le chant des sorciers Raramuris (*pluie sur crâne et chants indiens ; plaintes de coyotes*)

Antonin Artaud.

« J'étais prêt à toutes les brûlures, et j'attendais les prémices de la brûlure, en vue d'une combustion bientôt généralisée. »

Quelqu'un d'autre.

- 4-Octavio Paz citant César Vallejo :

Octavio Paz.

« Le jour va venir, prends ton sac
Le jour va venir, serre tes flancs
Le jour va venir, prends ton âme...
Tu as rêvé cette nuit que tu vivais de rien et mourais de tout. »

Quelqu'un d'autre.

- 5-Maurits Cornelis Escher, expliquant sa théorie de la perspective courbe, vrillant nadir, zénith et horizon.

Car j'entrais dans un pays qui n'existe pas, par une porte qui n'existe pas, j'aurais pu emprunter un escalier qui mène au ciel ou à n'importe quel livre parlant de ce pays. Au fond, j'espère un texte avec balcons par milliers, le Balcon d'Escher, et une Cage d'Escalier comme la sienne, des Belvédères se retournant sur eux-mêmes, sûrs qu'il n'y a rien de mieux à observer. J'aimerais entendre le chant des lithographies.

kurde en streptomycine pour la vérole d'Ali. Il s'est encore fait champignonner en poupe et en proue, et j'ai bien failli lui schloper le cul à travers le mur en lui disant d'aller se faire voir dans le lit d'à côté - mais vous savez que je suis une vieille folle sentimentale. Mère, pardonne à ton fils. Bill Burroughs, Maman ton petit William est complètement pété. Il embrasse Hernan Cortés sur la bouche. Hernan pique un peu. Rase-toi, la prochaine fois, veux-tu ?

On tire une chasse d'eau.

Hernan Cortés.

On m'offre de prendre le commandement d'une troisième expédition

Et le 10 février 1519

Vingt-sept ans après Christophe Colomb

Hernan Cortés appareille de La Havane à la tête de dix vaisseaux

Avec moi, quatre cents hommes, seize chevaux, canons et couleuvrines

Bernard Diaz del Castillo.

Il avait au doigt une bague surmontée d'un diamant de grande valeur.

Il dînait à midi et buvait une tasse de vin mêlée d'eau.

Il était un peu poète et composait volontiers en prose et en vers. Il parlait avec mesure et très correctement ; il disait tous les matins ses prières dans un livre d'heures et il entendait la messe avec dévotion.

Quand il jurait, c'était ainsi : « Sur ma conscience ». S'il était fortement irrité, les veines de son front et de son cou se gonflaient quelquefois.

Mais il était très patient.

Quelqu'un.

Est-ce que Hernan Cortés était le prototype type du type à la coule ?

Hernan Cortés.

Sifflent nos arbalètes

Indigènes vaincus, flèches fichées dans les torsos cuivrés

Mais souvent les caciques me prennent pour un Dieu

Leur Dieu revenu de la partie du monde où le soleil se lève

Alors on me fait la grâce d'une jeune femme d'origine mexicaine

Galop des chevaux, réverbéré, s'accélégrant.

Hernan Cortés.

Très Grands, Très Puissants et Excellents Princes et Très Grands Rois Catholiques :

Je m'adresse à vous depuis l'étroit chemin de cendres où j'ai fini

L'hiver est clément, j'ai bu une citronnade

Mais j'ai connu des chiens enragés qui portaient figures d'Indiens

Caras de perros ! Je vous ai embrassées, je vous ai aimées, je vous ai lacérées

Tout esclave doit être marqué au fer rouge sur le visage d'un G qui signifie Guerre, je l'ordonne, au nom de Dieu et au nom du Roi

Nous sommes Hernan Cortés

Devenu comme il se doit mille rues à travers le pays, mon nom sur des boîtes de conserve ou des paquets de bonbons, je finirai en marque de lessive

Hernan Cortés, né en 1485 en Estremadure

Fils de Martin Cortés de Monroy et Dona Catalina Pizarro Altamirano

J'étudie le droit à l'Université de Salamanque

Deviens un homme dans je ne sais quels bras

De l'Eglise, la mer ou la maison du Roi, j'opte pour le pavillon lointain, les nuits brunes et torves, là-bas l'Amérique

Colon, chercheur d'or, notaire public, d'abord à Saint-Domingue

Puis secrétaire de Diego Velazquez, gouverneur de Cuba et trésorier du roi

Alcade à Santiago del Puerto

Non, je ne participe pas à l'expédition de Hernandez de Cordoba, ni à celle de Juan de Grivalja, premiers découvreurs de cette

Terre nouvelle :

La Nouvelle-Espagne !

Cozumel ou Yucatan

Mexique !

Chuchotis, murmures, caresses, rires soufflés.

Peut-être un juke-box, au loin.

Voix de Lucha Reyes, Yo me muero donde quieras.

William Burroughs.

J'ai même pas de quoi me payer un seul verre. Ô Mère qu'as-tu fait de moi ? J'ai dépensé jusqu'à mon dernier

qu'il fit, la pluie fût-elle forte, il ne manquait jamais de faire un court sommeil avant de se remettre en route.

Requiem et coups de canon.

Hernan Cortés.

En 1522, vous, Très Grands, Très Puissants et Excellents Princes et Très Grands Rois Catholiques, confirmez mes pouvoirs en Nouvelle-Espagne

Expansion territoriale

Développement de l'agriculture, de l'élevage et de l'industrie

Nouvel essor économique

Ma femme, Catalina Xuarez, meurt quelques mois après son arrivée à Mexico

William Burroughs.

Condoléances, mec.

Hernan Cortés.

Je ne m'en plains pas

Elle est dans les mains de Dieu

Vinrent les heures obscures, où je vomissais mes repas et ne dormais plus :

Vous savez mon expédition malheureuse au Honduras

Vous savez les rires et les coups de mes détracteurs

Vous savez combien les sceptres sont fragiles

Ô Mère prends pitié de moi

Prends pitié

Prends

Mère, prends-moi dans tes bras !

Bernard Diaz del Castillo.

Peut-être que le bonheur qui fuyait alors lui était réservé pour le ciel. Je crois fermement qu'il en a été ainsi, parce qu'il fut excellent gentilhomme, très dévot à la Sainte Vierge, à l'apôtre Saint Pierre et à d'autres saints.

Hernan Cortés.

En 1527, c'est la Haute Cour de Justice qui rend ses verdicts et tient les rennes politiques dans la ville que j'ai ouverte

Détruite et reconstruite

Notre Dieu chrétien, qu'il veille sur vous

- Ne m'abandonne pas, mon Dieu -

En 1528, je rentre en Espagne pour justifier mes actes

William Burroughs.

S'emmerde pas, l'Espagnol. Fais comme chez toi, mecton.
Hey. Laisse z'en aux copains.

Hernan Cortés.

Dona Marina, dite La Malinche
J'en fais ma maîtresse, ma conseillère et mon interprète
Elle sera la clef d'or qui me bat sur le cœur, près de la
Vierge et de Saint Jean Baptiste
En avril 1519, nous débarquons à Cempoala
Je sais tirer profit de la faiblesse politique de l'Empire
des Aztèques
M'affranchis de la tutelle de Velazquez
Fonde la ville de Vera Cruz
Deviens capitaine général pour la Nouvelle-Espagne
Combats sanglants contre les Tlaxcaltèques, j'ai le front
haut
Je défais l'empereur du Mexique Moctezuma
Puis Panfilo de Narvaez, que m'envoyait en traître
l'envieux tuteur cubain
Je massacre la noblesse aztèque à Mexico
La capitale se soulève
Face aux attaques des Mexicains, nous, conquistadores,
sommes obligés d'abandonner la capitale aztèque le 30 juin
1520
Triste nuit, à vrai dire
Je perds la moitié de mes hommes

Plusieurs coups de canon.

Mais me reprends, reprenant le compte de mes hommes :
nouveaux Espagnols et fidèles Tlaxcaltèques
J'entreprends le siège de Mexico du 30 mai au 13 août 1521
Soixante quinze jours de combats
Mexico, amas de ruines et corps sans vie à perte de vue,
chantier et charnier
Cuauhtemoc, le dernier souverain mexicain, est capturé
Sera exécuté, vous êtes prévenus, j'exécute

Sifflement de l'arbalète.

Bernard Diaz del Castillo.

Il aimait beaucoup les cartes et les dés.
Lorsque nous étions en chemin, on étendait, sous un arbre
ou tout autre abri, un manteau ou un tapis qu'on avait
toujours sous la main dans ce but, et là, quelque chaleur

Quelqu'un d'autre.

Extrait de la lettre écrite par Hernan Cortés à l'Empereur Charles Quint, le 30 octobre 1520 :

« De là, je marchai trois jours durant dans un véritable désert, contrée inhabitable par suite du manque d'eau, de sa stérilité et des grands froids. Dieu sait quelles fatigues nous y avons éprouvées, mes hommes souffrant de la faim et de la soif, et quels périls nous avons bravés par suite d'un tourbillon d'eau et de pierres où je craignis de perdre une partie de mes gens. Là moururent quelques Indiens de l'île Fernandina qui étaient insuffisamment vêtus. »

Hernan Cortés.

Depuis que cette lettre fut écrite, dans le mois de mars de la présente année (1521), on apprit qu'à la Nouvelle-Espagne, les Espagnols s'étaient emparés de la grande ville de Tenochtitlan et que, pendant le siège, il mourut plus d'Indiens qu'il ne mourut de Juifs dans le siège de Jérusalem par Vespasien. Il y avait aussi plus d'habitants à Mexico qu'il n'y en avait alors dans la cité sainte ; les Espagnols y trouvèrent peu de trésors, à peine deux cent mille piastres, parce que les Indiens avaient tout jeté dans les eaux du lac. Les Espagnols s'étaient fortifiés dans la ville, où ils se trouvent aujourd'hui au nombre de 1500 soldats et 500 cavaliers ; le nombre de leurs alliés indiens monte à plus de cent mille ; de grandes et étranges choses se sont passées là-bas ; c'est un nouveau monde que nous serions bien désireux de voir, nous qui en sommes si loin.

Quelqu'un.

La vérité d'un homme est tout entière inscrite dans le chemin qu'il parcourt, de la trace même de sa vie, au récit qu'il apprend à en faire à autrui. C'est un chemin qui lui échappe toujours et par lequel il s'enfuit, c'est un chemin qui lui échappe, aussi ; il s'y engage en son âme et conscience, autant que par hasard, ou poussé par des forces secrètes.

Quelqu'un d'autre.

Je ne sais pas pourquoi j'ai besoin de te raconter ce qui m'arrive. Je ne sais pas toujours très bien pourquoi j'en rajoute un peu.

Quelqu'un.

Le roi ne m'accorde plus de régner sur le Mexique
Me donne un os à ronger
Je deviens marquis de la vallée d'Oaxaca
22 villes et 23000 vassaux
En 1530, je regagne la Nouvelle-Espagne
Assoit ma seigneurie et me lance dans de nouvelles
expéditions
Je découvre la péninsule californienne
En 1540, je retourne en Espagne, prends part avec Charles
Quint à la campagne d'Alger
Puis poursuis ma vie de courtisan
Je meurs en 1547
Mes restes, conformément à ma volonté, sont transportés en
Nouvelle-Espagne et inhumés dans l'église de l'hôpital de
Jésus que j'ai moi-même fondé

Bernard Diaz del Castillo.

Que le Bon Dieu lui pardonne ses péchés ! Qu'il me
pardonne aussi et qu'il me donne une bonne fin ; c'est
chose plus importante aussi que les victoires que nous
remportâmes sur les Indiens.

William Burroughs.

Ô Mère, pardonne-moi car j'ai péché. Des truites par
milliers, des truites à plumes, avec des estomacs gonflés
de paille, des truites naturalisées, dans des rivières
amidonnées, putain, Mère, entends ton fils, écoute-le,
écoute-moi. Mère, est-ce que tu m'entends ? Je hais cette
putain de ville et Guillaume Tell est une statue de
calcaire, un divorceur de première, il n'y a plus de fleur
tropicale au bout de mon sexe, ô Mère viens fleurir les
tombeaux de ceux que j'ai aimés puis tués. Ton pauvre petit
William. Mère, où es-tu ?

Musique : Charlie Parker joue The Nearness of you.

J'ai longtemps cru qu'il suffisait que je sorte un stylo
de ma poche, pour qu'on me balance : ah, vous êtes
écrivain ?

Hernan Cortés.

Merci pour les bateaux
Les hommes
Les chevaux
Merci pour la guerre

*Envols d'oiseaux. Battement d'ailes, bruissements.
Puis, musique : Charlie Parker joue I'll get by.*

Quelqu'un.

Mexico, 6 septembre 1951. Dans une chambre où ils vivent l'un et l'autre depuis l'automne 49, William Burroughs tue accidentellement sa femme Joan Vollmer Burroughs, 27 ans.

William Burroughs.

I guess it's time for our William Tell routine, don't you think, Joan ?

Quelqu'un.

William aime tant les armes ; et le feu - ô Mère, regarde-moi car je vais tuer celle que j'aime d'une balle en plein front. Mère, je n'ai aimé que les beautés perdues ; son sourire, ce sont des dents, enfin des dents, seulement des dents, dont plusieurs sont pourries.

William Burroughs.

J'étais pourtant un tireur remarquable.

Joan Vollmer Burroughs.

Parce que je ne résoudre aucune énigme
Parce que j'ai réfléchi pendant des nuits forcloses
Parce que c'est ainsi que deux et deux font le silence
Voilà la seule phrase qui vaille
Le seul poème qui tienne la rambarde :

La vérité d'un homme est tout entière dans sa légende. Elle n'est nue que dans ses ornements, n'est authentique qu'une fois couronnée. C'est la vérité en tant qu'aventure. Alors, le Mexique est peut-être bien un pays plus vrai que les autres.

William Burroughs.

J'ai peur du vide. Cela veut dire que je suis déjà d'ici. Se dit William Burroughs, montant à quatre jambes, l'escalier qu'il descend.

Musique : Charlie Parker joue My Little Suede Shoes.

Deuxième Episode

TE BUSCO A VECES SIN SABER QUE TE BUSCO
(JE TE CHERCHE PARFOIS SANS SAVOIR QUE JE TE
CHERCHE)

fort, et pourtant elle déteste marcher la nuit dans des rues mal éclairées, et pourtant elle saigne.

Quelqu'un d'autre.

Il y a quelques jours, sur un mur de l'impasse Eleuterio Mendez, non loin du zócalo de Coyoacan, quelqu'un a écrit ce poème au feutre noir :

Quelqu'un.

"Te busco, a veces sin saber que te busco. En las calles, en las noches, en el gorgoteo estridente de las palomas, tengo una necesidad infame de ti. Parte del algo que eran los días, y parte, también, del beso que ya no tengo, eres tu. Y por eso la nada es nada, y por eso te extraño."

William.

« Je te cherche, parfois sans savoir que je te cherche. Dans les rues, dans les nuits, dans le roucoulement strident des pigeons, j'ai de toi un besoin infâme. Tu es un peu du quelque chose qu'étaient les jours, et un peu du baiser que je n'ai plus. C'est pour ça que le néant est néant, et pour ça tu me manques. »

La nuit dernière, 14 août 2007, quelqu'un d'autre s'est arrêté, impasse Eleuterio Mendez, pour répondre, traçant une spirale de mots près du premier poème, toujours au feutre noir :

Quelqu'un.

« En el espiral de lo inevitable, estoy borracha de la conjetura de ti. »

Joan.

« Dans la spirale de l'inévitable, je suis saoule de la possibilité de toi. »

William Burroughs.

C'est pour ça que le néant est néant, et pour ça tu me manques.

Pulsation cardiaque. S'accélération.

Musique : les Soulsavers chantent Spiritual.

Quelqu'un.

L'écrivain Carlos Fuentes a dit : « Les Mexicains ne vont pas vers la mort, ils y retournent, car ils en viennent. »

La pulsation cardiaque s'interrompt.

La vie, mon amour

Rire de Bill.

- Je savais que ça te ferait marrer, ce début -

La vie

Si tu réfléchis un tant soit peu

- Approche-toi, que je te le dise tout bas -

Et n'ébruite pas mes trouvailles dans tes bouquins de merde

Ne distille pas ma prose dans la tienne, espèce de voleur

Prends ça pour la seule vraie confidence dont aura été capable

Joan Vollmer Burroughs

Prends ça comme on prend les mots d'amour, quand on sait les prendre

Prends ça bien

La vie, mon amour

Si tu réfléchis un minimum

La vie ne vaut tout simplement pas le coup

J'ai beau tourner la question dans tous les sens

Mon cœur est orienté à l'ouest

Et le soleil dort

Alors tire-moi cette balle dans la tête et n'en parlons plus

William Burroughs.

J'ai pris le temps de réfléchir. J'ai réfléchi, comme Joan m'y invitait. Et elle avait raison. La vie, tu parles. Alors j'ai pris mon flingue -

Joan Vollmer Burroughs.

I guess it's time for our William Tell routine, don't you think, Bill ?

Coup de feu.

La rumeur claire d'un ruisseau. Un long temps.

William Burroughs.

Tiens j'ai trois ongles incarnés, j'incarne quoi, j'incarne rien. Est-ce que ça pense un ver, Joan ? A quoi ça pense ? Est-ce que ça pense à nous, en attendant ? Est-ce qu'ils penseront à nous en rognant nos côtes ?

Joan Vollmer Burroughs.

Te busco a veces sin saber que te busco. Se dit Joan Vollmer Burroughs, et pourtant l'espagnol, c'est pas son

Quelqu'un.

Ils s'abattent ;
Carnes labourant les heures sans futur,
Bouche ouverte sur les bancs.
Ils vont et viennent
Entre la mort et ici.

Quelqu'un d'autre.

Odeur de poivrons, de mangues et d'ammoniaque
De pisse et d'encens au patchouli.
Tu oublies souvent ton prénom.
Quand il te revient,
C'est trop tard.

Quelqu'un.

Une petite fille épouille la barbe de son père
Dans le jardin centenaire de Coyoacan.
Elle porte à la bouche ce qu'elle trouve dans ses poils.
Ça le fait sourire, le vieux,
Alors, il lui caresse la joue :
La misère n'est pas comestible, ma chérie.

Quelqu'un d'autre.

Je crois qu'on est profondément deux,
Me dit Enrique, en pillant nos botanas.
L'*Herradura* est hors de prix, merde, c'est jamais que des étoiles.
Je te jure : il n'y a qu'elle et lui, elle et elle, lui et lui, toi et moi.
Le reste, ça se boit.

*Un couple qui fait l'amour. Murmures, souffles.
Musique : les Soulsavers chantent Spiritual.*

Aracely Luz Prieto.

Le présent, vous savez ce que c'est, je veux dire l'instant présent, l'instant où l'on est présents l'un à l'autre, si présents qu'on est comme soumis ou emporté, voilà, j'étais soumise autant qu'emportée, et le présent m'est monté à la tête, le plus doucement du monde, c'est devenu un grillage, devenu la fenêtre par laquelle sauter, alors bien sûr, il m'a fait saigner et bien sûr qu'on n'a pas mis de capote, et je t'emmerde parce que j'ai l'âge de faire ce que je veux et tu veux savoir un truc, au fond ça me fait bien marrer. C'était quand même bon, rien à voir avec ce qu'on s'imagine et même si moi, je ne m'imaginai rien, je n'y pensais pas vraiment, à faire l'amour, je

veux dire. Mais quand Octavio m'a prise par la main, avec tous ses bracelets de cuir, quand il m'a dit j'ai envie de, j'ai dit : ah bon oui. Oui. Et puis on se retrouve au fond d'une bagnole les quatre fers en l'air, et on pense à la vie qui change de visage, en une nuit, en une heure, en trois minutes. Je me suis demandé vite fait si c'était l'homme de ma vie, ça faisait bien trois mois que je me posais la question, et qu'est-ce que j'en savais ? Qu'est-ce que je sais de ce truc que les Américains appellent futur ? Le futur n'existe que de l'autre côté. Moi, je vis ici et je baise avec qui je veux. C'était quand même très bon. Même si. Et même si, oui, quand même. Toutes les filles de ce pays, de toute façon, toutes les filles ici s'occupent seules de leur enfant, alors pourquoi pas moi ? Je ne suis pas plus stupide qu'une autre, suis pas plus conne, et j'ai tant d'amour à donner. Je voudrais que ce soit un fils. Je voudrais qu'il soit blond, même si je sais qu'il y a une chance sur mille pour qu'il soit blond, c'est quand même beau. Ma mère dit que ce sera le plus beau bébé du Mexique et qu'on le prendra tel que Dieu nous le donne. Mon père, va savoir où il est mon père, tout ce que je peux te dire, Papa, c'est bien fait pour ta gueule si t'es grand-père à trente-cinq ans. Je vais arrêter l'école. Je vais arrêter de sortir avec les copines. J'ai jamais aimé ça, moi, sortir. Une fois, j'ai été au Velvet, un samedi, avec Deisy. Danser le *reggaeton*. C'est pas mon truc. Je ne comprends pas pourquoi les filles sont libres, comprends pas ce qu'il y a de libre dans un corps de fille qui se trémousse devant un corps de garçon, comme si on vivait tous dans une publicité qui vante le mérite des salopes. Deisy, elle dit que ça la défoule et que ça fait voir aux mecs de quoi on est capables et qu'il est fini le temps où on se laissait faire, l'émancipation Aracely, ouvre les yeux ma vieille, voilà ce qu'elle m'a dit, maintenant à eux de se laisser faire. Ah bon oui peut-être, je lui ai répondu. Les boîtes de nuit, ça ne me manque pas, ça ne me manquera pas, je dis ça j'en suis sûre, même si le futur est une invention américaine, comme la crème glacée, le chewing-gum ou la merde. Et puis, un gosse, ça se refile. L'école, ça ne me manquera pas davantage que les boîtes de nuit. Je prendrai des cours par correspondance, sinon j'aimerais tellement bosser à l'*Italian Coffee*, dans Coyoacan ; ils font des cappuccinos d'enfer. Ouais. C'est bien tout ça. Les projets, dans le tout petit futur que j'arrive à apercevoir, vu que les Etats-Unis sont pas loin.

Joan Vollmer Burroughs.

Parce que je ne résoudrai aucune énigme
Parce que j'ai réfléchi pendant des nuits forcloses
Parce que c'est ainsi que deux et deux font le silence
Voilà la seule phrase qui vaille
Le seul poème qui tienne la rambarde :
La vie, mon amour
La vie
Si tu réfléchis un tant soit peu-

Aracely Luz Prieto.

Il sera là au printemps, c'est bien, je serai pas obsédée
par l'idée de le couvrir et ça coûtera moins cher en
vêtements, même si ma mère dit qu'on a tout ; elle pense à
la garde-robe de mes frères, mais moi je voudrais qu'il
ait ses propres pantalons, et des tee-shirts à lui.

Joan Vollmer Burroughs.

La vie, mon amour
Si tu réfléchis un minimum
La vie ne vaut tout simplement pas le coup
J'ai beau tourner la question dans tous les sens

Aracely Luz Prieto.

Aujourd'hui, ça fait quatre mois. L'avortement, c'était
exclu. C'est pas ma façon de penser.

Joan Vollmer Burroughs.

Mon cœur est orienté à l'ouest
Et le soleil dort

Aracely Luz Prieto.

Ma mère dit que c'est un don de Dieu, je sais pas si elle
a raison, mais elle a pas tort. Il est là, ce gosse, il
est là eh ben il est là.

Joan Vollmer Burroughs.

Alors tire-moi cette balle dans la tête et n'en parlons
plus

Aracely Luz Prieto.

Le médecin m'a dit que c'était légal, maintenant, à
Mexico, que c'était l'objet d'une bataille politique,
idéologique et blablabla. J'ai dit : rien à foutre,
docteur, j'ai un truc qui pousse dans mon ventre, je veux
pas le savoir, j'ai treize ans. J'ai l'âge d'être mère, je
sais comment faire, c'est pas compliqué à changer une

couche, j'ai deux frères plus jeunes que moi. Aujourd'hui, j'ai acheté le journal pour la première fois de ma vie. Je me suis dit qu'il fallait que je prépare l'arrivée du gosse, que je le prépare lui, à son arrivée parmi nous. C'est pas n'importe quel pays. C'est le Mexique, mon fils. Je dis mon fils, même si j'en sais rien, je me dis qu'en l'appelant mon fils, eh ben il finira bien par naître garçon et pas fille, ah non une fille ça me ferait chier à tout le temps vouloir m'imiter. Je suis unique, moi. J'ai acheté *La Jornada*. Le type du kiosque m'a dit que c'était un journal de gauche. J'ai fait ah bon. Il m'a demandé si j'étais de gauche. Je lui ai dit que j'habitais par là-bas, j'ai fait un signe, et j'ai constaté que c'était plutôt à gauche de son kiosque, alors sûrement que oui, je veux celui-là, Monsieur. Je déconne, je sais quand même ce que c'est que la gauche et la droite en politique. Dans mon pays, la gauche, c'est le PRI, c'est Lopez Obrador, et puis Marcos, avec la cagoule. La droite, c'est le nouveau Président, Felipe Calderon, et le PAN, le Parti d'Action Nationale. Je ne suis pas stupide, on a la télévision quand même et j'ai des oreilles. J'ai acheté le journal, j'en reviens pas, mais le présent, je me dis, c'est quand même mon présent et je repense à l'amour avec Octavio, et franchement j'en ai rien à foutre qu'il ait disparu dans la nature, ce salaud. Je tourne les pages du journal de gauche dans mon pays de droite. Je regarde mes mains, machinalement. J'ai les ongles sales. Et un enfant dans le ventre. Il naîtra en avril, ce sera un garçon, je l'appellerai Armando. Ecoute bien, Armando. Ecoute-moi. Je m'appelle Aracely Luz Prieto, je suis ta mère. Tu m'appelleras *Mama*, *Mamacita*. Tu m'embrasseras. Tu seras gentil. Tu feras tes nuits, parce que j'ai pas l'intention d'avoir des cernes à quinze ans. Ça ira. Tu verras. On s'entendra bien. Ecoute ce que dit le journal, Armando, il faut que tu sois au courant, il faut que tu saches où tu mets les pieds. Ici, c'est le Mexique. Mexique. Répète. Bon, je lis en diagonale, parce que j'ai les *frijoles* à faire cuire et les fleurs de courgettes à laver. Si ma mère sait que j'ai acheté un journal, elle m'arrache un œil.

Vent et feuilles d'automne.

Quelqu'un.

Aux Etats-Unis, une Mexicaine sans-papiers, / *son cosas de la vida* / porte-parole de familles menacées d'expulsion, / flamme bleue des crépuscules / a signalé ce mercredi

"Chávez, petróleo,
independencia y equidad."

"Chávez, pétrole,
indépendance et égalité."

Quelqu'un.

Au Pérou, 45 morts et 250 blessés dans un séisme d'une magnitude de 7.9 degrés sur l'échelle de Richter / 500 le jour d'après / dans les rues de la ville, les trafiquants de viande noire.

Quelqu'un d'autre.

"El debate sobre la
abstinencia y la fidelidad
"apenas empieza".

en lui-même / et la
fidélité / j'ignore
comment se fabriquent les
promesses oubliées /
"commence à peine".

"Le débat sur l'abstinence
/ un corps ne peut reculer

Quelqu'un.

"El ozono y las micro
partículas reducen la
función pulmonar. Menores
de 12 años, los más
afectados por la
contaminación en el DF."

et les micro particules
réduisent la fonction
pulmonaire / couic. Les
enfants de moins de 12 ans
sont les plus touchés par
la contamination / je suis
charcuté et vampirisé par
tout le monde de jour
comme de nuit / au sein
du District Federal."

"L'ozone / parcours de
golf pour fourmis rouges /

Quelqu'un d'autre.

" Hay en el mundo mil 300
millones de fumadores."
« On compte dans le monde
/ va donc te faire scier

les vertèbres / 1300
millions de fumeurs. »

Une cigarette qu'on allume.

Joan Vollmer Burroughs.

« Statistiques / rampe du scenic railway sur laquelle ô
les vies glissent / de la lutte anti-drogue / anges
écrasés / au Mexique / font de la poussière à sniffer :
depuis 2000 / au Mexique / 15 « capos » emprisonnés ou
abattus / shoot / 51 blanchisseurs d'argent / billets de
banque délavés sur plusieurs mètres carrés / et 189 narco-

qu'elle allait pour poursuivre son combat à Washington /
laisse tomber chef, ils sont en argile. Elvira Arellano,
âgée de 32 ans, a vécu dans l'Eglise Méthodiste Unifiée
d'Adalberto pendant un an, / les grilles du zoo /
invokant l'ancienne protection médiévale qu'offrait les
sanctuaires / bras vides, mains tristes / il a fait si
noir un an durant.

Quelqu'un d'autre.

Jusqu'où Moscou soutiendra un Belgrade prêt à ramper /
mille-pattes noir / pour intégrer l'Union Européenne ?
Jusqu'où les aspirants à l'Union Européenne sont-ils prêts
à aller ? / On voit aussi des tables de jeux où l'on mise
des sommes inouïes.

Quelqu'un.

"L'émigration aux Etats-Unis, / envol chaînes aux pieds
d'oiseaux aux plumes humides / légale et illégale,
représente 15% de la force de travail du pays / des hommes
au lit avec des crampes / ce qui suppose que sur 151
millions 600 000 travailleurs, près de 22 millions sont
étrangers, dont 12 millions en situation irrégulière, /
frange de travers, nez trop busqué / d'après les chiffres
présentés par le Pew Hispanic Center, / ère
cénostatistique."

Quelqu'un d'autre.

On fête aujourd'hui les 30 ans de la mort / swing / du
King du rock n'roll Elvis Presley, qui avec sa musique et
ses déhanchements sensuels / tu vas te réveiller un matin
avec ton foie sur les genoux, / fit s'extasier les masses
/ sans opinion singulière. Après la gloire et le glamour,
/ on l'installa dans les latrines / il mourut le 16 août
1977 dans sa demeure de Graceland, après avoir avalé 14
drogues différentes / histoire de.

Quelqu'un.

Iraq. Le nombre de morts par attentats atteint les 500 /
langue pendante, yeux révulsés / dans la province de
Ninive. Les attaques sont de toute évidence signés Al
Qaeda, / c'est ce qui nous attend tous, pensai-je avec
philosophie / affirme l'armée des Etats-Unis / comme la
vie est moche.

Quelqu'un d'autre.

fonctionnaires hors circuit / indicateurs qu'on fait passer sous le train dont il ont dénoncé le passage / ah les chiens nous sommes poings liés, narines vides.

Le cartel de Tijuana a perdu ses deux têtes : Ramón et Benjamin Arellano / ô mon frère je montais l'escalier, ou bien je le descendais / comment savoir si l'espace est fiable quand tout est de coton ? / Le cartel de Juárez / frontière Nord/ organisation qui dominait le commerce de la cocaïne / anges / dans les années 1990 / diables / a perdu en six ans plusieurs éléments-clés, dont « El Metro » - ancien policier, chef de la cellule de Cancún / y'a pas que la plage où faire rôtir son cul / et M. Mario Villanueva, gouverneur de l'Etat de Quintana Roo - qui « couvrait » / d'un plaid et de sa cravate / les activités du groupe / je / c'est-à-dire / euh / je sais pas/ oui, j'accepte / mais à certaines conditions / et la vie d'un homme caracole soudain sur le dos de mille-pattes noirs / le désespoir que ça soulève, un billet de banque délavé / plusieurs mètres carrés / et ta vie soudain te prend de cours.

Le trafic / Mexique / se réorganise et l'Etat / plaids et cravates / a bien du mal à le contrôler / monter ou descendre l'escalier ? / Des « narcos » / maladies galantes / chtouille nationale / expérimentés / courent toujours / comme des couteaux / sauterelles / invasion / fléau / alors bon. / Originaires de l'Etat de Sinaloa, creuset du narcotrafic / Mexique / y'a pas que la plage / ils étaient par le passé les seconds couteaux / poudre blanche / arme blanche / des grandes organisations. / Ils profitent aujourd'hui de leur affaiblissement pour mettre sur pied / de nez / pied au plancher / piédestal / faire le pied de grue au carrefour, savoir si je suis un mec à la coule / mettre sur pied de guerre un cartel puissant, qui s'oppose aux anciennes mafias / trafic / embouteillages / pollution.

Capturé au début des années 1990, M. Joaquin Guzmán Loera - le « Chapo » Guzmán - s'est enfui de prison en 2001 / pied au plancher / quelques mois après l'arrivée de M. Fox au pouvoir / renard / plaid et cravate / en la faveur des anges. Il a constitué sa bande avec de nouveaux venus, moins connus, que les agents antidroque ont mis longtemps à identifier / Achille(s) aux pieds légers. Depuis, le Chapo grignote / mille-pattes noir / le territoire des successeurs d'Amado Carrillo - roi de la drogue appelé le « Seigneur des Cieux » / ô Mère pardonne à ton fils d'avoir les flancs rongés et la narine en sang / mort le 4 juillet 1996 - et des lieutenants de Cardenas, l'ex-chef

du cartel du Golfe, arrêté le 14 mars 2003 / j'étais où, moi, le 14 mars 2003 ?

Un nouveau profil de trafiquants / embouteillages / pollution / est également apparu : finis, les gros bras baillant dans des résidences de millionnaires / l'azur des piscines / les 4 x 4 clinquants / écran plat des téléviseurs / dans le viseur tout le temps dans le viseur / et les chaînes en or des pionniers du négoce / leur pioche dans combien de têtes ? / Le dernier gros bonnet arrêté par la PGR, en 2005, avait fait des études universitaires / plaid et cravate / ô Mère, toi qui est juste et bonne, plaide pour moi / et vivait discrètement dans un appartement de classe moyenne de Mexico / Toxic Azteca Songe. Responsable d'énormes opérations de blanchiment à travers des maisons de change amies, son principal assistant était un ancien cadre de la Banque mexicaine / je voudrais retirer 500 pesos sur mon compte, s'il vous plaît / trafic / embouteillages / souriez, vous êtes pillé / Toxic Azteca Songe.

William Burroughs.

Je ne suis pas Guillaume Tell. *I'm not William Tell, I'm William Burroughs.* I'm a writer ! Look, I have a pencil ! Joan. Joan. Joan. Je suis écrivain ! Regarde, j'ai un stylo ! Joan ! Joan ! Joan. Joan. Joan. Joan. Joan.

William murmurant le prénom de Joan, tandis qu'elle poursuit :

Joan Vollmer Burroughs.

Jusqu'en 2000 / quelle breloque, le futur / sous le régime du Parti Révolutionnaire Institutionnel, les barons de Juárez ou du Golfe dialoguaient directement avec le pouvoir / en ma faveur / et bénéficiaient de telles protections / plaide / que le trafic passait quasi inaperçu des Mexicains / y'a pas que la plage. / Ainsi, de 1990 à 1996, Colombiens et Mexicains transportaient à bord de Caravelles ou de Boeing des chargements de 10 ou 20 tonnes de cocaïne / gloire à la marine nationale / d'Amérique du Sud aux Etats mexicains frontaliers des Etats-Unis / internationale. / Les réseaux de couverture comptaient des conseillers du président / emplois mal définis / des ministres / emplois mal définis / des membres de l'état-major de l'armée / emplois mal définis / des gouverneurs et des directeurs de la police anti-drogue / *mordida* / morsure / serpents au cou. / Désormais, « les

posé sur mon nombril, puis il s'est envolé / alors que la gauche prône le droit de la femme à disposer de son corps / un faucon s'est posé sur mon nombril, il y a fait son nid.

Si la controverse soulevée est si sérieuse, ce n'est pas seulement en raison des divergences et clivages traditionnels entre partis de droite et de gauche / je regarde mes mains, machinalement / mais c'est surtout parce que le Mexique souffre gravement des conséquences de l'avortement clandestin / moderne, premier choix. / On en évalue le nombre à un million par an dans le pays / adieu / au cours desquels près de 3.000 femmes meurent suite à des complications liées à l'opération / adieu. / Beaucoup de femmes ont recours aux crochets, aux thermomètres ou à l'utilisation du persil, certaines se perforent l'utérus à l'aide d'un cintre, nous signale le docteur Werner Morath / crochets, thermomètres, persil, cintres / directeur de la clinique Nuestra Señora de la Salud à San Miguel de Allende / c'est ça, à ta santé ! / pour nous expliquer le taux si élevé de mortalité / Toxic Azteca Songe.

Catholique, le président mexicain, Felipe Calderon / emploi mal défini / a évité de prendre position / 69 ou missionnaire / sur le sujet / féminin.

À la télévision / puanteur de bouillon / où pro et anti-avortement se sont affrontés tout aussi violemment, la gauche a diffusé dans ses spots le témoignage de Paulina / vaudrait peut-être mieux la stériliser, Docteur / une jeune femme violée à l'âge de 13 ans et qui n'a pas pu interrompre sa grossesse / larmes, larmes, larmes. / Une réponse à la droite qui utilise pour sa part la popularité de Chespirito, un animateur pour enfants présent sur les écrans de télévision depuis près de quarante ans / momie à la crèche / et dont la mère aurait pu avorter après un grave accident / ô Mère / : « Mais elle a défendu la vie. Ma vie. Grâce à elle, je suis là », lance Chespirito / faites une incision.

Dans toute l'Amérique latine, où l'Église / ô Mère, regarde tes fils / exerce une très forte influence, l'avortement / regarde tes filles / hors circonstances exceptionnelles n'est légal qu'à Cuba et en Guyane. Il est encore totalement interdit / crochets, thermomètres, persil, cintres / dans le Chili de Michelle Bachelet, le Pérou, la République dominicaine et dans plusieurs pays d'Amérique centrale comme le Salvador ou le Honduras / merci, c'était formidable.

Vent et feuilles d'automne.

liens avec le pouvoir ont été rompus », affirme M. José Luis Santiago Vasconcelos / emploi mal défini.

Les « narcos » recourent donc à nouveau, par terre et par mer, au trafic « fourmi » / sauterelles / mille-pattes noirs / embouteillages / Toxic. Les routes d'acheminement partent de la frontière sud / Azteca / parcourent toute la géographie nationale et créent de nouvelles bases dans des villes du sud ou du centre / Songe. / Pour les protéger / plaid et cravate / il devient impératif d'acheter des complicités au niveau des polices municipales et des Etats fédérés / *mordida* / ça mord, je sens que ça mord / dans des villes et des ports autrefois moins stratégiques : Mexico / toujours pas trouvé ce putain de chanteur / Toluca, Acapulco, Zihuatanejo, Lazaro Cardenas/ gardez la monnaie.

La consommation de cocaïne a fléchi aux Etats-Unis / *dance floor, backroom, white nights* / la demande de la jeunesse américaine / Johnny and Mary / anges / diables / serpents / sauterelles/ s'oriente désormais vers les drogues synthétiques : *ice, crystal, crank, ecstasy* / excite-moi. / Les gangs mexicains se recyclent donc dans la production des nouvelles drogues chimiques, moins coûteuses à produire et à transporter. Un grand laboratoire de métamphétamines a été découvert en 2006, à Guadalajara, appartenant à une mafia spécialisée dans le transport de cocaïne / salut au drapeau / gardez la monnaie. »

Cris de rapaces.

Quelqu'un.

« Le 24 mai 2007, les députés du District Fédéral de Mexico / emplois mal définis / ont voté une loi dépenalisant l'avortement / ô Mère, la paille brûlera dans les crèches, et mes cheveux, Mère, ils brûleront car je suis mauvaise, et mon divin enfant est mauvais, il mourra de l'illusion de devenir enfant et je passerai à autre chose / avortement qui jusqu'ici n'était permis qu'en cas d'agression sexuelle, de malformation ou de mise en danger de la mère / ô Mère. / L'approbation de la loi a mis fin à cinq mois de débat passionné / puanteur de bouillon de culture / tant le Mexique reste déchiré entre tradition catholique et désir de modernité / morale et religion / l'Eglise et l'Etat / non, laisse-moi faire, dit Mary.

La droite conservatrice, soutenue par l'Eglise, perçoit l'interruption volontaire de grossesse / vous autres jeunots ! / comme un véritable homicide / un faucon s'est

Ensemble, ils regardent la télévision ;
Derrière eux, la cage ouverte.
Comme si, ensemble, ils espéraient
Y enfermer
Cent mille images et autant de mensonges.

Joan Vollmer Burroughs.

Te busco a veces sin saber que te busco.

Quelqu'un d'autre.

Il est revenu, l'homme, chercher la femme, dans l'impasse
Eleuterio Mendez. Cette nuit, il lui a écrit un nouveau
poème, au feutre noir sur le mur, près de la fontaine
tarie :

Voix mexicaine sous la voix française.

Quelqu'un.

Conocerás	« Tu connaîtras
Alguna vez, quizá dos,	Une fois, peut-être deux,
El deseo irreprehensible de	L'irrépressible envie de
desaparecer:	disparaître :

Tu achèteras les mouchoirs pour qu'on te pleure
Tu choisiras les fleurs qui feront ta dernière couronne
En pensée, tu seras au regret
Et la vie te semblera l'erreur dans une grille de mots
usés.

Mais

Une mauvaise herbe surgira des cailloux de la rue où tu
dors

Un rossignol partagera ta toilette

Ou ta douleur

Et tu lèveras la main sur la main que tu allais lever

Tu n'achèteras aucun mouchoir

Tu n'iras pas tendre ta liste au fleuriste du coin

Tu riras de te tromper si souvent

Et finalement, tu chercheras quelqu'un à qui parler

Une heure, peut-être deux. »

Musique : Paquita chante Voy. Un temps. Puis silence.

William Burroughs.

Joan -

Joan Vollmer Burroughs.

Oui, Bill ?

Aracely Luz Prieto.

Je ne viendrai pas te chercher à coups de crochet, Armando. Trop tard, et puis - Je t'achèterai le journal de temps en temps et je te dirai où ça en est, les gens, autour de nous. Je me demande si tu aimeras ça, les haricots. Et puis les fleurs de courgettes. Tu m'appelleras *Mamacita*. Tu seras gentil, de toute façon, c'est gentil les bébés. J'aurai bientôt quinze ans. Tu seras là pour me voir *quinceañera*. Il y aura une grande fête, et les garçons me feront tourner dans ma robe blanche, avec des perles, parce que je serai la reine.

Musique : Cafe Tacuba chante Esa Noche.

Les murs sont sales. La table est sale. Les chaises sont couvertes de poussière. Ma mère a ces bibelots débiles sur des étagères qu'elle ne regarde plus. Je ne comprends pas l'espace autour de moi, sais pas comment dire. Tout a l'air assommé par la mémoire. Je colle aux meubles, comme si j'étais de la poisse. Suis là, avec toi dans mon ventre. J'ai même pas allumé la télé, tu te rends compte ? J'ai lu le journal, les nouvelles, tu parles. Je suis là. Avec toi. Coincés entre des diables de papier mâché, une sirène en bois verni, l'éclat de rire de trois squelettes qui jouent aux cartes, et puis dehors, là, dehors, la place est animée, rien que des banques et des cabanes, un manège qui tourne au ralenti, deux types au stand de tir, des banques et des cabanes / ils me cassent les pieds avec leurs grands projets.

Quelqu'un d'autre.

Ce tableau de Frida Kahlo, peint en 1943 : *La novia que se espanta de ver la vida abierta, La fiancée qui s'effraie de voir la vie ouverte*. C'est une petite poupée blonde, vêtue de blanc, genre Barbie, cachée derrière le cœur rouge d'une pastèque. Sous ses yeux, des noix de coco, des mangues, des papayes, un ananas, une sauterelle et une chouette.

William Burroughs.

Ça se passe sur Miguel Hidalgo, près d'une station essence.

L'homme a laissé ouvert son rez-de-chaussée,
Il est assis dans un fauteuil d'osier blanc,
Sous un Christ polychrome.

Il tient, dressé sur sa main, un perroquet vert et bleu.

JE SUIS TRES AFFECTUEUSEMENT VÔTRE. ANTONIN
ARTAUD

Quelqu'un d'autre.

Frida Kahlo a son nom partout, son visage. Frida Kahlo est mangée à toutes les sauces. On en fait des montres. Les montres Frida Kahlo. 350 pesos. En guise d'aiguilles, tu peux voir courir deux sourcils épais, qui à deux heures dix n'en sont plus qu'un seul.

Musique : Lady and Bird chante The Ballad of Lady and Bird

Quelqu'un.

Plaza de la Conchita

Dix huit août deux mille sept

Banc public

Matin.

La chapelle est fermée ; elle l'est toujours.

Des filles promènent leur chien ; elles sont six ou sept
et la place est étroite,

Alors ça ressemble à une mode,

Un rassemblement

William Burroughs.

« Dès l'aurore, dis-toi par avance : je rencontrerai un indiscret, un ingrat, un insolent, un fourbe, un envieux, un insociable. La nature du coupable lui-même est d'être mon parent, non par la communauté du sang ou d'une même semence, mais par celle de l'intelligence et d'une même parcelle de la divinité. Nous sommes nés pour coopérer, comme les pieds, les mains, les paupières, les deux rangées de dents, celle d'en haut et celle d'en bas. » Dit William Burroughs citant Octavio Paz citant Marc-Aurèle.

Joan Vollmer Burroughs.

C'est tout ce que t'as à me dire ?

William Burroughs.

De toute façon, c'est arrivé.

Cris des rapaces. Un temps.

Aracely Luz Prieto.

Rien que des banques et des cabanes, un manège qui tourne au ralenti, deux types au stand de tir, des banques et des cabanes / gardez la monnaie / ô Mère, lâchez sur moi vos prières / Sainte Vierge de Guadalupe / ne marche pas dans les étoiles, tu les écrases.

Musique : les Soulsavers chantent Spiritual.

Troisième épisode

De filles avec des chiens.

Je dessine un petit cercueil sur une page blanche
Et lui écris dessus :
Pour l'amour,
Chapelet de désastres et mirage volontaire,
Hallucination collective.

Je me demande la couleur de nos figures
Si l'on ouvrait un livre, comme on ouvrirait le corps de
celui qui l'a écrit.
Dans l'acte de lecture : scalpel et intestins,
Nous lui mangeons dedans et ce n'est que du papier.
Parfois même, je baille ensanglanté.
Je me demande combien de livres sont de vraies offrandes.

Je pense à J., Esperanza ou Grâce,
A sa personne unique et à l'attente que je sais restaurer
quand je lui tiens la main.

Nous n'avons qu'un ou deux compagnons de route.
Et si j'étais mon seul compagnon ?
N'y pense pas.

Les filles à chien se saluent quand elles se croisent.
Elles portent des joggings, une autre mode,
Peut-être une revendication
Si seulement c'était une revendication.
Je dessine un autre cercueil et lui écrit dessus :
A nos revendications,
De l'histoire ancienne, quand nous étions vivants.

La plupart du temps, nous sommes de cellophane.

Un labrador me renifle l'entrejambes
La fille est gênée
Je lui dis : ça va, ça va, je serais plus gêné si c'était
vous.

La chapelle est fermée ; les dieux font des miracles
ailleurs ou entre eux.
Loin des temples, de faux serpents à plumes, de soi-disant
créateurs du jour, des faiseurs d'orages ou de nuits,
hantent les enfers, en quête d'os à ronger
Pour faire un nouveau monde ;
Tout est recyclable
L'existence, d'abord.

Et Tezcatlipoca dans son miroir qui fume ne sait plus lire
le cœur des hommes.
Si tu le pries de te lire un peu de futur, il te répond :
demande aux Américains ;
C'est pas sérieux.

Un épagneul me renifle l'entrejambes
La fille, ça la fait rire
Je lui dis : tu rirais moins si j'étais ton chien, et toi
à ma place.

Le temps passe :
Ce n'est pas une phrase, c'est une guillotine.

Je regarde près de moi la mère qui vient de s'asseoir,
avec sa fille.
La mère a quarante ans, la fille treize ou quatorze.
Elles me sourient, l'une et l'autre.

La petite est attifée comme pour une surboum,
Mascara bleu.

La mère essaie de me dire un truc avec les yeux.
Les filles à chien s'évanouissent.
Je cache mes cercueils.

Finalement, la mère se penche vers moi :
- Elle te plaît, ma fille ? Elle s'appelle Rocio. Elle est
belle. Elle a quinze ans. Tu n'es pas d'ici. Tu lui plais.

La petite me sourit.
Du coup, je peux vous dire qu'elle est formée.

- Elle s'appelle Rocio, mais tu peux l'appeler Píldora.
C'est son surnom. Pilule. C'est moi qui lui ai donné. Elle
te fait tout. Pour grand-chose. A trois, c'est infiniment
plus cher.

Elles ont des têtes de dogues.
Nous sommes trois chiens méchants assis sur un banc.
Nous nous reniflons.

La plupart du temps, nous sommes de cellophane.

Rires de femmes.
Aboiements.

éprouver la stabilité des plans qui fond du monde vivant
une grande force en équilibre ; c'est, enfin, rétablir une
grande harmonie.

Je suis venu chercher dans le Mexique moderne la
survivance de ces notions ou attendre leur résurrection.

Quelqu'un d'autre.

De Taxco

L'écholalie des arbres
Assourdit les collines ;
Quand l'infini demeure
Question de trois couleurs
Posée à terre et ciel.

Quelqu'un.

Frida Kahlo. On en fait des canapés. Les canapés Frida
Kahlo. Modèle original. Reprend le tableau *Pensando en la
muerte*. Visage de Frida sur le dossier du canapé. Sur son
front, une sorte de phylactère, enfermant un crâne et un
fémur. Parfait pour tout salon contemporain. On fait les
mêmes avec le visage penaud de Diego Rivera. On consent
une ristourne si vous prenez les deux.

Bris de verre.

Coup de feu.

Joan Vollmer-Burroughs.

Joan Vollmer-Burroughs est morte à Mexico le 6 septembre
1951, d'une balle dans la tête. J'en ai rien à foutre, je
vais pas chialer. Bill, avec une arbalète, tu n'aurais pas
fait mieux, merci mon amour. Je suis maigre, je suis
laide, je suis, je suis, je suis, Bill, débarrasse-moi de
ces putains de lézards !

Coup de feu.

William Burroughs.

Saloperie.

Joan Vollmer-Burroughs.

C'est ça, Bill, merci mon amour.

William Burroughs.

Elle ne dormait plus. *Mrs Benzédrine. Mrs Stone. Mrs
Nobody Anymore. Mrs Dead.* C'est une ville où personne ne
dort. Un pays sans sommeil.

Quelqu'un d'autre.

Quelqu'un entre dans un pays, quelqu'un a les papiers nécessaires pour entrer, quelqu'un qui n'existe pas entre dans un pays qui n'existe pas par une porte qui n'existe qu'en lui. Mère ? Répondez-moi.

Quelqu'un.

En 1936, Antonin Artaud entreprend un voyage au Mexique. Il séjourne un mois durant dans la Sierra Tarahumara. Ce voyage, écrit-il, est *une descente pour ressortir au jour*.

Antonin Artaud.

Je suis venu au Mexique en quête d'hommes politiques, non d'artistes.

Et voici pourquoi :

Jusqu'à maintenant j'ai été un artiste, cela veut dire que j'ai été un homme *mené*. Il n'est en effet pas douteux que du point de vue social les artistes sont des *esclaves*.

Eh bien, je dis, moi, qu'il faut que cela change (...)

Je suis venu au Mexique chercher une nouvelle idée de l'homme.

L'homme face aux inventions, aux sciences, aux découvertes, mais comme seul le Mexique peut encore nous le donner, je veux dire avec cette armature à découvert, mais portant au fond de lui les anciennes relations animiques de l'homme avec la nature qu'établirent les vieux Toltèques, les anciens Mayas et, en somme, toutes les races qui de siècle en siècle ont fait la grandeur du sol mexicain (...)

Je suis venu au Mexique prendre contact avec la Terre Rouge (...) Le Mexique est sur la route du soleil, et sur cette route il nous faut pourchasser le secret de cette force de lumière qui faisait tourner les pyramides sur leur base jusqu'à ce qu'elles se placent sur la ligne d'attraction magnétique du soleil (...)

Quelqu'un.

Quand il brûle et maintient le jour en vie

Le soleil me montre en ami

La mort et ses rôdeuses.

Musique : Paquita chante Mi adios a la vida.

Antonin Artaud.

Réaliser la suprématie de la mort n'équivaut pas à ne pas exercer la vie présente. C'est mettre la vie présente à sa place ; la faire chevaucher divers plans à la fois ;

Joan Vollmer-Burroughs.

« Et puis tout ça n'est rien. »

Seuls mots qu'ont pour nous les miroirs.

Quelqu'un.

J'avais l'impression d'une parenthèse dans la marche des jours, je m'étais mis entre parenthèses bruyantes et surpeuplées, plus que jamais ne sachant qu'écouter et traduire en syncopes, blagues ou syntaxe douloureuse, le mouvement diffus des rues humaines et fantomatiques. Au milieu de tant d'ombres et de corps, la mort accélérât son pas créateur et les temps s'unissaient, en frères assassins. Hier, aujourd'hui, demain : association de malfaiteurs.

Musique : les Soulsavers chantent Kingdom of rain.

Quelqu'un d'autre.

Cynthia vend des savonnettes à l'anis, à la lavande, noix de coco, lait d'avoine

Qu'elle promène dans un carton.

Elle garde une dizaine d'enveloppes plastiques dans un sac à main de cuir noir, usé à la corde ; si tu lui achètes des savonnettes, elle te les emballe.

Elle espère cent pesos pour quatre savons.

Ce n'est pas énorme.

Elle a un courrier électronique

- Tu peux m'écrire ce que tu en penses -

Elle a vingt ans, l'air mal nourri

C'est un sac à main de vieille dame très digne.

- Je t'écrirai, après la douche -

Elle sourit, regarde autour d'elle.

La fontaine.

Le jardin.

Les enfants qui triment leur tamarin.

Elle semble ne pas comprendre ce que tout ça veut dire, au fond.

Cynthia, Cynthia pense aux choses de la vie, et à la série de miroirs qui nous les renvoient.

Toute la ville repose sur des tombes ou sur un lac ou sur des laves, et l'on perd pied.

Coups de hache dans des arbres qu'on abat.

Quelqu'un.

« Il faut rire beaucoup pour afin que naisse un monde nouveau, sinon ce nouveau monde naîtra carré, et il

n'arrivera pas à tourner. » Plaisante le sous-commandant Marcos, citant la jungle.

Antonin Artaud.

Antonin Artaud citant Platon : il raconte qu'au coucher du soleil les rois de l'Atlantide se réunissaient devant un taureau sacrifié. (*éclats de rire*) Et tandis que des servants découpaient le taureau morceau par morceau, d'autres recueillaient les morceaux dont ils versaient le sang dans des coupes (*éclats de rire*). Les rois buvaient ce sang et s'enivraient en chantant une espèce de mélodie lugubre jusqu'à ce qu'il ne restât plus dans le ciel que la tête du soleil moribond et sur la terre rien d'autre que la tête du taureau sacrifié. Alors les rois couvraient la tête de cendres (*éclats de rire*).

Or, peu avant que le soleil se fût couché sur Norogachic, les Indiens conduisirent un bœuf sur la place du village et, après lui avoir attaché les pattes, se mirent à lui déchirer le cœur (*éclat de rire*). Le sang frais était recueilli dans de grandes jarres. Je n'oublierai pas facilement le rictus de douleur du bœuf pendant que le couteau de l'Indien lui déchirait les entrailles. Les danseurs de « matachines » se rassemblèrent devant le taureau et lorsque celui-ci fut bien mort ils attaquèrent leurs danses de fleurs (*éclat de rire*). Car les Indiens dansent des danses de fleurs, de libellules, d'oiseaux, et de bien d'autres choses, devant cette boucherie, et c'était en vérité un spectacle étrange que celui de deux Indiens montrés sur le taureau mort, en train de faire jaillir le sang et de découper les morceaux à coups de hache (*éclat de rire*), pendant que les autres Indiens vêtus comme des rois et avec une couronne de miroirs sur la tête exécutaient leurs danses de libellules, d'oiseaux, de vent, de choses, de fleurs.

Les danses durèrent jusqu'au milieu de la nuit.

Quelqu'un.

Frida Kahlo. Les yaourts Frida Kahlo. Packs de six. Mangue, papaye, citron vert. 0% de matières grasses. On imagine sa joie.

On entend bouillir les sous-sols, rompre le sol, la terre trembler, des immeubles s'éventrer, des tours tomber.

L'homme qui marchait sur les volcans.

J'ai refait ce cauchemar du tremblement de terre. Je suis au cœur de Mexico même si Mexico n'en a pas qu'un seul, je

suis dans l'un de ses cœurs nombreux, je suis seul, je n'ai plus de famille, il y a ces millions d'hommes et de femmes anonymes, près desquels je vis ma vie d'anonyme, et les murs qui d'habitude nous protègent les uns des autres deviennent nos pires ennemis. Nous cherchons un espace blanc, où nous tenir debout en attendant que ça passe. Ça ne passe pas. Le sol se déchire. On a une seconde où l'on peut voir jusqu'au centre de la terre. C'est la plus belle seconde qu'on me donne à vivre. C'est la dernière. Je me réveille, désorienté. Je regarde Esperanza. Caresse ses cheveux. Y mesure quelques respirations, dans son odeur. Veux me rendormir, ne peux plus me rendormir. Alors, je répète le rituel. Vais dans mon bureau. J'ouvre le tiroir où sont les ciseaux et le papier machine, le scotch. M'assois dans le fauteuil de cuir noir. Respire. J'ai toujours l'odeur d'Esperanza, pour me calmer. Et je découpe des bandes de papier courbes, papier blanc, sur lesquelles j'écris : Paricutín, Popocatépetl, Ixtaccihuatl, Seboruco, Cerro Malinche.. Il en faudrait deux mille pour les deux mille volcans de mon pays, je ne découpe que vingt-cinq bandes de papier courbes, dont je joins les extrémités et les fixe avec un centimètre de scotch, de façon à les changer en cônes fragiles, que je dispose sur le sol du bureau. Esperanza dort, c'est bien. J'ai à mes pieds vingt-cinq des deux mille volcans de mon pays, cônes volcaniques et stratovolcans, du Nord au Sud, de la baie de Banderas au massif des Tuxtlas, de Tijuana à Cancún. Et pour quelques instants, je goûte à ce jeu d'enfant qu'est la puissance, pour nous autres hommes insomniaques, secoués de peurs chroniques et d'illusions malignes ; j'écrase de mes pieds nus les volcans de papier. Je marche à leur sommet, brisant leur couronne de feu ou de fumée. Je les piétine et je suis grand, pour quelques instant, dans mon bureau, vers trois heures du matin, tandis qu'Esperanza ne m'accorde pas dans ses rêves la place du roi. Je vais me recoucher sur ma terre de désastre, faire tourner ma tête comme une toupie dans le parfum de ma femme. C'est ici que je repose, c'est ici qu'il est impossible de se reposer. J'ai, nous avons, des diables qui nous montent le long des jambes, la nuit, le jour, n'importe quand, j'ai, nous avons, le sang qui brûle les canaux où il circule, j'ai, nous avons, l'idée de marcher sur les volcans, pour être un petit garçon au bras fort, au cou de taureau, au rire effrayant, mais je pourrais tout aussi bien étrangler celle qui dort à mes côtés.

*On entend tout ce qui fait la route.
Et des pleurs de femmes.*

Antonin Artaud.

J'ai vu le sac gonflé d'Yvonne, j'ai vu le sac gonflé de lie de l'âme boursouflée d'Yvonne, j'ai vu cet horrible sac mou de l'âme sodomisée d'Yvonne, j'ai vu l'enflure du cœur crevé d'Yvonne, comme un grand sac de pus gonflé, j'ai vu le corps de cette Ophélie insultée traîner non sur la Voie Lactée, mais sur la voie de la saleté humaine, agoni, abominé, j'ai vu ce corps de celle qui m'aimait, mis au rance des renvois de l'âme à coups de pieds et de soufflets,

j'ai vu enfin la gonfle abhorrée, l'enflure hideuse de ce cœur empesté pour avoir voulu m'apporter un métalloïde quand je n'avais plus de quoi manger, je l'ai vu passer, ce sac brun comme le pus de la désespérance, j'ai vu passer le goitre mort de ma fille que la vie avait pris sur elle de repousser et d'infecter. Je l'ai vue se repousser elle-même, aigre-morte d'avoir été insultée /

Moi, Antonin Artaud.

J'ai vu le corps de ma fille Anie mis en cendres et son sexe dilapidé et partagé quand elle fut morte /

J'ai vu la syphilis méningée des jambes de ma fille Catherine, et les deux hideuses patates des cuves de ses rotules enflées, j'ai vu l'oignon de ses orteils boursoufflés comme son sexe /

Et j'ai vu le couteau à encoches de mon autre fille Neneka que j'ai sentie bouger dans l'opium de la terre, et il y avait aussi Yvonne, Catherine, Cécile, Anie et Ana avec Neneka.

Et j'ai vu le phallus humain, battre le cœur de Cécile aux mamelles,

dans cette rainure du râtelier d'os,
où l'âme à confirmer sent la morte,
bouche ouverte d'un impérissable cellier.

Antonin Artaud, parlant de « ses filles de cœur à naître », dans ses cahiers de Rodez.

Quelqu'un d'autre.

Frida Kahlo. On en fait des souvenirs à emporter. Un porte-clef. Un sous-verre. La tasse à café du matin. Ce n'est pas qu'un petit film américain avec miroir au plafond.

Musique : Chavela Vargas chante Vamonos.

Quelqu' un.

Le long noir des routes, dans la nuit du Mexique, sous les pluies acides où pleurent les totems, je regarde mourir Auguste et Jesse au terminal de bus de Guadalajara, adieu, je vous aimais bien, la foudre, foudre blanche au plus haut point échoue dans les plaines vacantes de mon peu d'esprit et tant de mauvaise herbe, dans la nuit du Mexique, le long noir des routes et sous la pluie, la foudre, les totems, on fait partout rôtir des poulets décapités, sous les visages publicitaires de femmes aquatiques, quatre mètres sur deux, milliers d'hommes à leur pied glacé, hommes glacés faisant le guet sous le maigre feuillage ou bien aux portes des supérettes, en pleine nuit, nuit noire, et puis la pluie, hommes oubliés du jour commun, et leur empreinte dans les lits conjugaux à la profondeur d'une empreinte dentaire, ça fait froid dans le dos des épouses, la foudre, que devient la foudre en ces amours larguées dans la plaine, tête de gondole des supérettes, vigiles, veilleurs, chauffeurs de bus, plancton des péages, le long noir des routes, routes pas propres de poulets sans tête, la mort d'Auguste et de Jesse, les poteaux électriques je les sanctifie pour vous, tous les trente mètres de jolis crucifix, dans le bus nous sommes dix éclopés, moins Auguste, moins Jesse, la tête contre des parois de roche je pratique ma petite chirurgie noir sur blanc, j'opère doucement le réel pour m'en soustraire ou m'en consoler ou m'y noyer, m'y vautrer, m'y perdre comme je me perds, me perdrai plus loin, et toi, que fais-tu, Naje l'Oural, Long Giny, Noah Terlow, J. The Wheel, dans le halo de lave qui échoie aux filles à part ? Auguste est mort dans la nuit du Mexique, un scapulaire de coton rose autour du cou, et puis Jesse, en banlieue de lui-même, sous le tonnerre d'août, et moi, vois-tu, je rends la nuit supportable en y cherchant la trace des traces.

Sur les plages de Mazatlán, les amoureux de Sabines pleurent la belle vie dont ils ont peur, je les vois qui se séparent en pensée, en regard, en secret, silencieusement, sur ce récif au loin, d'algues et de roche ; les hommes heurtent leurs flancs lourds à des vagues de six mètres que des femmes brisées photographient ; Assa perd son français dans le Puerto Viejo, Manuel l'embrasse, pour quelques années au moins, le long noir des routes où l'on se voit, où l'on ne se voit plus, où l'on passe, on parle de soi, toi et moi, et puis tout se tait, *pinche piedra*, sans frein nous étreint la plaine, je vais t'y larguer, tu m'y jettes, maudite

roche, adieu Assa je t'aime bien, prends soin de toi, allons vivre de foudre blanche et de poulets rôtis, sous les totems, il pleut, comme il est triste l'autre bus de nuit et Los Mochis à quatre heures du mat', les taxis crevards et le quadrillage américain des enseignes, Oxxo, Pemex, Blockbuster, Banorte : un paquet de chips, dix litres d'essence, un film d'action, du cash pour se payer tout ça ; l'air fourbu des voyageurs nécessaires, qui ne font le tour de rien et vont d'ici à là, voyageurs voyagés, et puis le visage extatique d'un nouveau-né, le long noir des routes, et puis une fouille au corps à la gare ferroviaire, un portique aux cris stridents de souris blanche, dans les chiottes cafards et grillons noirs, deux seaux de plastique pour les fuites au plafond, et puis apparaissent sac au dos cinq ou six gringos débinés des motels alentours ; comme il est bon de s'asseoir au bord du monde, jambes dans le vide, petit dieu épris de lui-même, caricaturalement, et de ce rien d'immensité, l'immensité, qui est son hochet d'enfant sur le chemin, le long noir des routes, parce qu'il faut bien partir, chercher l'aube à bord d'un train après les autocars, un train à la lenteur miraculeuse, l'aube de présence absolue, mais c'est aussi l'aurore d'un jour de plus, Auguste, Jesse, où êtes-vous ? Si Christ revenait, changeant ses stigmates en torches de feu, combien de temps le laisserait-on jongler au feu rouge ? On lui promettrait la chaise électrique, à coup sûr, *and what about your last meal, choose whatever you want*, Dieu est d'abord ce pouvoir qui est le mien de prononcer son nom, adieu, je t'aimais bien. Le train va son allure, tu sais, tu sais, Auguste est mort, Jesse aussi, le long noir des routes, sous les pluies acides où pleurent les totems, on dirait pourtant que le soleil va naître encore, vu l'irisation du ciel, là-bas, derrière les baraques de tôle et les hommes assis sur leur merde, poules sur la voie ferrée, et puis dans le couloir du train passe un gringo qu'a pas l'air malin, un tracteur John Deere, un échassier gisant de tout son long noir des routes, un autel pour la Guadalupe, et puis la semelle du bon dieu, qu'il essuie sur nos têtes ; je vois des enfants qui prennent le chemin de l'école, tenus par leur mère, l'une d'elle porte un drap de bain Winnie l'Ourson en guise de poncho. Lentement, s'échancrent les montagnes de la Barranca del Cobre, comme une femme lascive et presque infiniment femme, dans laquelle on pénètre avec nos crânes de poules d'eau ; dix septuagénaires gringo-monkeys montrent leur cul à la beauté en forçant leurs grimaces, ils

s'exclament : *Ooohhh ! Look ! Water !* et puis ils rient, et puis les lacs cherchent une vague pour faire le dos rond, comme de vieux dinosaures, aux chiottes cafards et grillons noirs, et puis merde.

Partant de l'énergie première - ce que je fus avant de naître - sur quelles routes longues et noires irai-je marcher avant de rompre l'anévrisme et d'embrasser l'énergie prochaine - ce que je serai après mourir ?

Oh les citronniers de Batopilas, et puis les néfliers crachant leurs fruits comme du feu sur la voie principale, la mine circonspecte des Indiens des Indiennes, cachant sous des guenilles le circuit dolent du sang Raramuri, le long noir des routes, elles sont noires, noires, ils cheminent de prairie en fossés, largués dans la plaine, les pierres alphabétiques d'Artaud leur font des coiffes de dieux clochards, petits dieux sans idylles, toutes consommées, dans paradis misère des environs de Creel, tu sais Auguste, et Jesse, comme ça, d'un seul coup, sont partis, j'ai espéré une prière chamanique, mais rien, bord du monde, nord du monde, fait froid, l'eau stagne dans la douche, on garde les pieds sales, on traverse plusieurs fois la voie ferrée, les filles sont jeunes et des bougies, une vipère grise court dans les pieds de Manuel, puis dans les miens, près du lac Arareko, mules et chiens, chevaux et vaches, tous efflanqués, striés par les côtes intérieures comme nous le sommes tous, au fond, le long noir des routes, quand on a décidé de quitter sa chambre pour quitter, quitter.

Antonin Artaud.

Qui suis-je ?

est-ce que j'existe ?

(de toute façon je n'existe pas)

Antonin Artaud citant Jack Kerouac. Comme par miracle.

Quelqu'un.

Quand Auguste revivra, je lui dirai que Jesse est mort, puis né à nouveau, ailleurs, autrement (c'est p't-être déjà fait) ; voilà tout le jeu de la vie : guetter ses vieux amis dans les nouvelles personnes qu'on va rencontrer. Loués soient les guetteurs, me dit le vieil Indien, et puis il me quémande dix pesos, et puis il sourit, et puis il n'a plus la moindre dent.

L'orage oh l'orage ce soir-là, sur Batopilas, pluie chaude ça oui plus que jamais de la pisse venue d'en haut, les totems, les vieux amis, Auguste, Jesse, merci les gars, pissiez-moi dessus, je suis pour, je suis carrément pour.

Je vois la face escarpée du Mexique indigène jeté le long noir des routes, cramés, corps combustible et consumés, ombres anciennes des caciques, je vois le petit nécessaire de survie dans lequel ils fouillent les uns les autres de quoi coudre un jour supplémentaire à leur mouchoir, la foudre, foudre blanche, dix éclopés, poulet sans tête. Sierra ma mère, qui êtes sur terre, aime tes fils, ils ploient sur le bord de tes rivières et le bord du monde, si fin bord du monde, au cul des ânes et sous tes yeux ; anges égorgés dans ton cercueil. Aime-les, aime-nous.

Antonin Artaud.

Anciennement dans les villes
des hommes étaient assis
dans des salles d'attente
dans la nuit gonflés
de nourriture et d'alcool
en attendant en attendant en attendant
comme si la ville n'existait pas

Quelqu'un.

Et puis le jour se lève encore, un scapulaire de coton rose autour du cou, sous le ventilateur d'un hôtel de Ciudad Juarez ; ai-je rêvé les longues heures du désert de Chihuahua ? Etaient-elles de ces rêves de vie qui laissent trace en soi, si étrangement profondes, que leur légende y est jointe comme un in-scriptum, lettre instantanée, présent des jours de feu. Rues crades empoussiérées du centre, dancings, bordels, night-clubs, hôtels de passe, marchés aux puces, fast-foods, épicerie, échoppes, personne n'habite ici, on y passe, on y bouffe, on s'en tire, tout le monde s'y vend ; junkies en manque, infirmes, mendiants, filles mères à la pelle et à l'abandon, gringos loin des étoiles, mennonites en salopette, cette brune acnéique qui range les peluches invendues de son enfance dans une valise noire, et puis un fer *Babyliss*, de petits miroirs nacrés ou genre, et puis les combat de catch sur des écrans vacillants, grondement du groupe électrogène, gosses en lambeaux, humanité boursouflée, asservie, mal nourrie, tombée là, jour de neige, qui fondra. Et puis, il fait beau. Je passe la frontière. Treize minutes à El Paso. *Proud Home of President George W. Bush*. Entre Rio Bravo et Rio Grande, je cherche au ciel l'ombre d'un aigle, aztèque ou royal. L'ombre d'Auguste ou de Jesse, sur le tranchant de la lame ; treize minutes à El Paso, puis je reviens sur mes pas. Ciudad Juarez, au Nord de la nuit.

Je cherche au ciel un corridor, un passage secret.

Antonin Artaud.

Ils sont si vieux.

Ils pensent tous la même chose.

Je les ai vus mourir sur leurs chaises

Calmement dans des villes qu'ils

n'avaient jamais prévues.

Jack Kerouac, imitant la voix d'Antonin Artaud. Comme par jeu.

Quelqu'un.

Quand tu seras mort, j'attendrai ta renaissance, j'attendrai, sur le bord d'un fleuve - un ruisseau suffira - je compterai jusqu'à dix, au bord d'un pays qui n'existe pas, je compterai au bord de mon pays, je compterai jusqu'à quinze, au bord de moi-même, je n'existe pas si tu n'existes pas, je compterai jusqu'à vingt, j'attendrai ta renaissance, je compterai jusqu'à trente, j'attendrai, je compterai jusqu'à cinquante, j'attendrai, jusqu'à cent, ta renaissance, j'attendrai jusqu'à -

Vent dans le désert.

Pleurs de femmes, lointains, déchirés, presque inaudibles.

4^e épisode

RELEVEZ VOS JUPES, MESDAMES, NOUS ALLONS
TRAVERSER L'ENFER

- Une grenouille vit un bœuf - autour d'eux, le désert, sable et ronces, de temps en temps un roc s'élève au-dessus de la plaine, un fleuve s'y dilue, dans la chaleur, la poussière et les fémurs.

Une grenouille vit un bœuf qui lui sembla de belle taille - sur son cuir, épinglés : un aigle royal, cinquante étoiles, des fiches de paie à trois mille dollars. Elle, qui n'était pas grosse en tout comme un oeuf, envieuse, s'étend, et s'enfle, et se travaille, appelant aux frontières par milliers ses fidèles qui l'enfle plus encore, et puis se font enfler. Pour égaler l'animal en grosseur. Disant : " Regardez bien ma sœur ; Est-ce assez ? Dites-moi ; n'y suis-je point encore ? Nenni. - M'y voici donc ? - Point du tout. M'y voilà ? Vous n'en approchez point. " Un Mexicain reste un Mexicain. La chétive pécore. S'enfla si bien qu'elle creva. Creva. Crève. Et ça ressemble à ça, par exemple : une ville en mille éclats, des *colonias* pouilleuses, des rues méchantes. Le monde est plein de gens qui ne sont pas plus sages : Tout bourgeois veut bâtir comme les grands seigneurs. Tout petit prince a des ambassadeurs, Tout marquis veut avoir des pages. Viscères de grenouilles, tripaille de petite bête qui veut entrer dans la grande, pour mieux la devenir, et puis ça s'arrête là. Au Nord du pays, la joue contre les Etats-Unis d'Amérique - pas la joue, la tempe. Ciudad Juárez. Etat de Chihuahua. 1,5 million d'habitants. 60000 nouveaux arrivants chaque

année, s'y cassant le nez, sabordant leurs espoirs de vivre de l'autre côté, alors ils vivent là - *colonias* pouilleuses, rues méchantes, viscères de grenouille. N'auraient pas cru, n'y avaient pas pensé, s'étaient pas préparés à - Se fabriquent des cabanes de tôle et de parpaings sur le flanc de trois collines, au bord du désert. Restent là. N'élisent pas la ville, c'est elle qui les garde. Ce n'est pas une ville. Les villes n'existent pas. Relevez vos jupes, Mesdames, nous allons traverser l'enfer.

- D'abord, je tiens à remercier Dieu.

- Contrôle-toi. Tu entends ce que je te dis. Contrôle-toi. Des gens te regardent. Si tu veux jouer au billard, tu peux entrer. Mais si tu viens pour casser la gueule de ce type, tu restes ici. Et si tu bronches, c'est à toi qu'on casse la gueule.

- A Ciudad Juárez, vivent 70000 junkies.

- Je remercie Dieu.

- *Vivent*, c'est un bien grand mot.

- Plus d'un millier de *picaderos* en ville. Tu peux y acheter ta drogue. De la bonne. De la vraiment bonne. N'importe quel chauffeur de taxi peut t'y emmener. Pour rien. Pour trente pesos. On n'a pas de musée. On n'a pas de parc où flâner. Mais si tu veux de la coke, de l'herbe, de l'héro, si tu veux connaître à fond l'histoire de la coke, de l'herbe, de l'héro, l'histoire des amphètes aussi on la connaît, tout le synthétique, tu n'as qu'à demander. Tu demandes et tu sais tout. Il faut connaître l'histoire de son pays. Tu ne peux pas l'ignorer.

- Impunité : caractère de ce qui est impuni ; absence de punition.

- *Anapra, Lomas de Poleo*. Si tu veux voir des pauvres. Si tu veux savoir qui sont les mères de ces filles qu'on a assassinées. Elles vivent là. Je te préviens, c'est pas le grand luxe.

- Des villes qui poussent dans la ville. Pourtant, on dit que le désert avance.

- Rien que dans la rue où j'habite, tu as vu, elle n'est pas très longue, ma rue, elle fait quoi ? Deux cents, trois cents mètres ? Tu as remarqué : dans le quartier, toutes les rues ont des noms de fleuves ou de rivières. Rien que dans ma rue, résident cinq narcotrafiquants. Tout le monde les connaît. Tu regardes les maisons et tu comprends.

- Les *maquiladoras*, ce sont ces grandes usines que tu as croisés en venant de la gare routière. Des usines d'assemblage. Usines tournevis. Y'en a plus de deux cents, réparties sur une vingtaine de parcs industriels. Pour ça que les filles du Sud prennent l'autocar un jour. Parce qu'à Ciudad Juárez, tu peux trouver un emploi, si tu veux tu peux. A la chaîne. Tu entres dans la chaîne. On te donne une blouse, des horaires fixes, une tâche facile à exécuter et 140 dollars par mois. C'est ta paie. C'est soudain toute ta vie.

- Le soir, dans le centre-ville, il ne faut pas traîner. Aux abords de la Cathédrale. Et puis, les arrêts de bus, les petites rues, les grandes rues, n'importe quelle rue. Ne traîne pas.

- De toute façon, c'est arrivé.

- Les junkies les plus jeunes ont dix ans. Tu peux les voir. Regarde les yeux des enfants que tu croises, regarde-les bien. Tu les regardes et tu comprends. Ne les regarde pas trop longtemps dans les yeux. Tu as compris ? Ne les regarde pas trop longtemps, je t'ai dit.

- A Ciudad Juárez, sont regroupés plus de cinq cents gangs. Des milliers de *cholos*. Tee-shirts amples ou bien la chemise boutonnée au ras du cou. Jamais rentrée dans le pantalon, la chemise, la chemise ou le tee-shirt. Portées larges, les fringues. Toujours laisser croire qu'on pourrait avoir un flingue caché là-dessous.

- Les flics sont corrompus. Les flics marchent main dans la main - Tout le monde sait que les flics sont impliqués dans les meurtres. Des centaines, des milliers de flics. Uniformes bien coupés, chemise boutonnée au ras du cou. Flingue en évidence. Pas laisser de doute.

- Cette ville est une invitation à la mort.

peux lire des graffitis anti-américains, contre la guerre en Irak, contre la *migra* qui dézingue les « dos mouillés » essayant de traverser le *rió* clandestinement, contre les meurtriers de nos filles et de nos femmes, contre les narcos. Immigration, drogue, corruption, misogynie, pauvreté. Notre histoire est écrite et dessinée là. Moi, je n'ai jamais mis les pieds à El Paso. J'ai été sur le pont et je suis revenu. Ça m'a coûté trois pesos, mais j'ai vu ce que je voulais voir. Moi, je suis né ici, à Juárez. Je n'ai aucune envie de passer de l'autre côté. Quand je vois les cow-boys débarquer le samedi soir, avec leurs bottes, leurs cheveux teints sous le chapeau et la chemise à carreaux, je n'ai aucune envie. J'aime ma ville. Même si c'est la ville la moins aimable au monde. Tout est laid ici. Tu as vu comme tout est laid ?

- Impunité.

- J'en ai rien à foutre qu'au Guatemala, il y ait plus de féminicides qu'ici. 1188 femmes, ils disent. Sur des pancartes, ils écrivent 1188. En gros, en rouge, 1188. Et puis, ils appellent *Amnesty International*. Ils se font prendre en photo avec leurs pancartes. Et puis, ils disent, c'est ici qu'il y en a le plus. Bordel de merde, on fait pas un concours !

- J'ai envoyé ma fille chercher un soda à la petite boutique à côté de chez nous. C'était le 10 février 2003. Elle n'est jamais revenue.

- La chaleur, la poussière et les fémurs.

- Relevez vos jupes.

- Brenda Berenice Delgado avait cinq ans. Son corps sera retrouvé le 20 février 2003, en plein centre-ville. Violée et poignardée. Une des plus jeunes « mortes de Juárez ».

- Et puis, vous savez, ce cancer me donne beaucoup de travail, alors je ne peux pas lutter comme avant.

- Et puis, je ne vous parle pas des femmes violées par les passeurs et la *migra*. Ça se cache dans l'épaisseur de la frontière. Quelques centaines de mètres, pour quelques centaines de femmes. Puis, elles rentrent chez elles.

- Impunité.

- Les femmes murmurent pour crier.
- Impossible d'avoir les chiffres exacts. On estime à près de cinq cents les femmes assassinées à Ciudad Juárez depuis 1993. Les chiffres officiels, tu peux t'asseoir dessus. Du pipeau. Il y a des milliers de disparues. Si on fouillait le désert autour de la ville, on saurait. Si on fouillait les jardins de certaines maisons. Si on cherchait des visages sous le maquillage de certaines prostituées, peut-être aussi.
- Relevez vos jupes, Mesdames.
- Je remercie Dieu.
- 23 janvier 1993. Alma Chavira Farel meurt étranglée, après avoir subi des violences sexuelles. Quarante-huit heures plus tard, on découvre le corps d'Angélica Luna Villalobos dans la colonia Alta Vista. Elle avait 16 ans. Etait enceinte de six mois. Double ecchymose dans la région du cou. Marques plus profondes sur la partie droite de celui-ci. Câble électrique enroulé et noué. Cause de la mort : asphyxie par strangulation.
- Relevez vos jupes.
- De toute façon, c'est arrivé.
- La police mexicaine peut être fédérale, judiciaire de l'Etat et municipale. « Il est très difficile de faire travailler ensemble ces trois niveaux, pour des raisons de pouvoir, d'ego et de corruption. Pour des questions politiques, également. » Souligne Oscar Maynez, ancien responsable de l'équipe médico-légale inscrite auprès du ministère de la Justice de l'Etat de Chihuahua.
- Ce que c'est réellement que la frontière ?
- De toute façon.
- Le Rio Bravo, ce que c'est ? Un filet d'eau. Des camions qui font des manœuvres dans un lit boueux, des bulldozers. Des barbelés. Des murs et des barbelés. Une voie de chemin de fer. Des voitures qui patrouillent. Des bergers allemands. L'eau du fleuve, sortie de son lit, domestiquée, s'écoulant dans un couloir de béton ; sous le pont Santa Fe, elle est marronnasse, et de chaque côté, tu

- Maintenant, elle est nue devant quinze hommes qui cherchent à oublier ses varices.

- Les mères savent qu'on ne mettra jamais les assassins en prison. Elles se battent parce qu'il faut se battre. Elles se battent au nom du combat. Elles ont appris tant de choses, bien plus qu'à l'école. La mort de leur fille leur a appris les lois, les droits, le vocabulaire juridique. Elles se battent, parce que c'est tout ce qu'il leur reste. Quoi être sinon ?

- On parle des femmes, on parle des femmes ! On parle du Mexique, toujours le Mexique ! Mais prenez le Guatemala, prenez le Honduras, Costa Rica, le Salvador !

- On ne fait pas un concours.

-Au Nicaragua, 253 homicides en 2006, 253. Au Costa Rica, 318 homicides ! Qui dit mieux ? 318 homicides au Costa Rica en 2006... 3018 au Honduras, 3018 ! 3928 au Salvador ! 3928, Salvador, 3928... 5885 ! 5885 au Guatemala, le Guatemala prend la main avec 5885 homicides en 2006 !

- Relevez vos jupes.

- Le dimanche, des associations de radioamateurs organisent des battues. Ils attaquent vers six heures du matin. Prennent un café ensemble et puis allez. Tous des bénévoles. Ils ont déjà découvert plusieurs corps, et puis des ossements ici et là.

- C'est quand même un peu passé de mode, Ciudad Juárez. On nous dit qu'il n'y a plus tellement de mortes. Et surtout, que les quelques mortes qu'on retrouve encore sont différentes des autres mortes. On nous dit qu'avant, les mortes étaient toutes jeunes et jolies, des adolescentes. En 2007, 22 femmes ont été assassinées, on nous dit que c'est pas extraordinaire comme chiffre, on est quand même en Amérique Centrale, et d'abord, c'était des femmes de n'importe quel âge, plutôt grosses et moches, souvent des travailleuses sexuelles, je vous jure qu'on nous a dit ça : que les mortes de Juárez, c'était du passé, qu'il n'y a plus de féminicides, parce que les mortes d'aujourd'hui sont toutes de vieilles putes assez laides, et si elles se font liquider en pleine rue c'est leur problème, métier à

- Je marche dans les rues du centre-ville, avec Manuel. On veut s'acheter des santiags. Il y a du soleil, les gens se promènent, en famille, s'arrêtent devant les boutiques, se paient une glace, des fois. Alors, on se paie une glace. Je prends deux parfums : pistache et l'autre, impossible de savoir ce que c'est, mais j'aime bien la couleur. Le glacier ne sait pas non plus ; quand je goûte ça me rappelle un truc connu mais quoi ? Et quand Manuel goûte, ça ne lui dit carrément rien. On finit quand même nos cônes, en marchant. Il y a des mystères partout dans cette ville.

- Le premier soir, je vois cette strip-teaseuse sortir pressée de son club, un peignoir sur le dos, plutôt une espèce de kimono. Son mec l'attend devant la porte, il porte un sac à dos et un pantalon beigeasse. Je lui trouve une allure formidablement ordinaire. Il lui parle. Elle joue avec sa pomme d'Adam, machinalement, à mesure qu'il lui parle ; ça n'a pas l'air de le gêner. Le Club s'appelle Olympico. C'est tout près de l'hôtel où on dort, avec Manuel. De l'extérieur, on distingue à peine quelques lumières bleutées, qui jaillissent quand la porte s'entrouvre, à cause du vent, à cause d'un client qui entre ou s'en va. Elle lui dit un truc à l'oreille. Il l'embrasse sur la bouche, assez vite. Il lui tourne le dos. Elle aurait aimé qu'il ne lui tourne pas le dos aussi vite. Elle le regarde s'éloigner, il a un sourire vraiment étrange, ce con. Il ne se retourne pas, alors elle retourne bosser.

- *You should wash your hands. I think this town is very dirty.* Me conseille une Américaine du Colorado, au comptoir du Kentucky.

- Elle retire son peignoir dans une petite loge de cinq mètres carrés. Elle pense à son mec, qui pense à elle, sûrement. Elle a sur la bouche le souvenir de son baiser. Elle est bien incapable de dégotter un adjectif valable pour qualifier sa vie, tandis qu'elle se remaquille l'œil gauche, vite fait.

- La police municipale manque de personnel, il y a trop peu de patrouilles à Juárez, on fait avec les moyens du bord. Mais nos gars interviennent en moins de quatre minutes après un appel reçu au 060. Moins de quatre minutes, c'est sûr. C'est bien, non ?

risque, je vous jure qu'on nous a dit ça : la police, les politiques, c'est ce qu'ils prétendent.

- Impunité.

- De toute façon, c'est arrivé.

- Valentín Fuentes ?

- En 1999, la Direction Générale de la police municipale de Ciudad Juárez a lancé une campagne de prévention à la radio et à la télévision. Voici le contenu des messages diffusés: le premier demande aux femmes de toujours garder leurs clés de voiture à la main.

- Mes clés de voiture ? Je gagne 140 dollars par mois. Vous croyez que j'ai de quoi me payer une voiture ?

- Le deuxième message invite à crier « Au feu ! » en cas d'agression. Afin d'attirer l'attention des passants.

- « Au feu » ? Parce que si je crie « Au viol ! » personne ne se retourne ? Personne ne se retourne.

- Un troisième message conseille la chose suivante : « Si tu es victime d'une agression sexuelle, fais-toi vomir. Ceci provoquera certainement le dégoût de ton agresseur, qui fuira. »

Musique : San Pascualito Rey chante Te voy a dormir.

- Le 17 mai 2005, une fillette de 10 ans, Anahi Orozco Lorenzo, a été violée, étranglée et brûlée, quarante-huit heures après la découverte du corps d'Airis Estrella Enríquez Pando, autre petite fille, âgée de 7 ans. Elle aurait été tuée par deux personnes au moins, qui l'auraient violée et poignardée avant de la couler dans le ciment.

- *Remember, we work for God.*

- Mesdames.

- 457 mortes à ce jour.

- 356.

- 493.
- Plus de cinq cents !
- 90 femmes ont disparu durant les six premiers mois de 2007.
- 4000 femmes ont disparu ces dix dernières années.
- 3000.
- 3500.
- 22 femmes ont été abattues durant les six premiers mois de 2007.
- 17, selon les chiffres officiels.
- 22, je vous dis.
- « C'est immoral de compter les morts » a déclaré un député du PRD.
- En 2001, Víctor García Uribe, dit El Cerillo et Gustavo Gonzáles Meza, dit La Foca, sont arrêtés. Tous deux chauffeurs de bus. Accusés d'être les auteurs des crimes du champ de coton : huit cadavres de jeunes femmes sont retrouvés dans un terrain vague, en pleine ville. Torturés par la police, ils avouent les crimes. Le 13 octobre 2004, Victor García Uribe est condamné à cinquante ans de prison, malgré un dossier d'accusation comportant nombre d'incohérences. Le 8 février 2003, Gustavo Gonzáles Meza, souffrant d'une hernie, est retrouvé mort dans sa cellule, suite à une intervention chirurgicale subie en prison. El Cerillo quant à lui est finalement libéré le 14 juillet 2005. En 2007, ce sont Edgar Alvarez Cruz et José Francisco Granados qui sont accusés de dix-sept meurtres. Le bal des boucs émissaires se poursuit.
- *Remember, we work for God.*
- Il m'ont coincée dans ma rue, j'habite une toute petite rue, je vous montrerai. J'étais seule. Je rentrais des courses, j'avais deux sacs plastiques aux mains. Je n'ai pas vu que j'étais suivie, pourtant je regarde, je regarde toujours, le rétroviseur, et puis je me retourne. Mais là. Ils étaient deux. Deux policiers. En uniforme. Le premier

m'a plaquée contre le mur. Le second a sorti son arme et il l'a enfoncée dans ma bouche. C'était froid et dur, contre les dents, j'ai cru qu'ils allaient me tuer, que c'était le moment, ça y est.

- Ils étaient masqués ?

- Pas du tout. Je pourrais les reconnaître. A quoi bon les reconnaître ? Si je les dénonce, ils tueront mes enfants, mon mari, mes amis. Ils m'ont gardée un moment contre eux, l'arme dans la bouche, et je sentais leur souffle sur moi. Ils me faisaient signe de ne pas crier. L'un deux a dit :

- Tu vois ce qu'on leur fait à tes filles ? On leur fait ça. Il y a toujours un moment où on leur fait ça. Tu ne veux pas en savoir plus, hein ? Tu ne veux pas. Répète après moi : je ne veux pas en savoir plus. Répète.

- Je ne veux pas en savoir plus.

- C'est bien. Alors ta gueule, ferme ta gueule. Toi et toutes les mères de ces petites connasses, arrêtez vos conneries, fermez vos gueules, c'est compris ?

- Et puis, ils m'ont laissée partir.

- Vous n'avez jamais pensé quitter la ville ?

- Je suis née ici. J'y ai passé ma vie. J'ai vu mourir des enfants qui étaient comme les miens. J'ai appris à me battre ici. Je ne vais pas partir maintenant.

- Valentín Fuentes ?

- Un truc assez marrant quand on y pense, c'est que d'un côté de la frontière, vous avez une des villes les plus explosives d'Amérique Centrale, et peut-être de tout le continent, Ciudad Juárez, et de l'autre côté, El Paso, une des villes les plus sûres des Etats-Unis.

- Dans le 12^{ème} chorus de *Mexico City Blues*, Jack Kerouac écrit, entre parenthèses, en lettres capitales : (SEULES LES MERES SONT HEUREUSES).

- Viens faire un tour à Juárez, vieux, et retape ce poème.

- Complètement à côté de la plaque, Jack.

- Elle nous dit ça, que si on ne retrouve plus les corps aujourd'hui, les corps des jeunes femmes, si on ne les retrouve plus, vous savez, c'est qu'ils les font disparaître, il y a eu trop de publicité, alors c'est mieux pour eux, des mortes il y en a puisqu'il y a des disparues, sur 90 disparues cette année, il y a bien quelques dizaines de mortes, elles sont où ? Elles ont disparu, ils se sont arrangés pour qu'elles disparaissent, je le sais moi, comment ils font, je le sais parce que tout le monde le sait, davantage que des présomptions, on a retrouvé des os rongés, rognés, sucés par les cochons, ils les donnent aux cochons, maintenant, nos filles, dans des granges à la périphérie de la ville, ils les enlèvent, ils les violent, les torturent, et puis elles servent de nourriture aux cochons.

- A la hâte, elle rechausse ses lunettes de soleil. De grosses lunettes Dior ou bien c'est une imitation à cinquante pesos. Elle se met à pleurer. Elle pleure. Je ne finis pas mon *burrito*.

- Un soir, avec Manuel, on va faire un tour dans un club de l'avenue Lincoln, le Museo, une sorte de bar de nuit que Rafael nous a conseillé à Batopilas (Rafael est un type assez épais, dans les 120 kilos, très gentil et vraiment pas stupide, copain avec tout le monde à Batopilas et il nous avait à la bonne ; je me souviens d'une énorme tache de café sur son polo blanc et il portait la casquette des *Suns* de Phoenix) ; le Museo donc, serveuses vénézuéliennes à volonté, court vêtues, vaguement aguichantes, mais elles peuvent aussi bien manger une soupe devant toi en parlant dans le vide que surfer sur Internet en petite culotte, bref, rien de bien affolant. On reste une demi-heure au Museo, on boit un verre, aucune fille ne s'attarde près de nous. On se tire. On marche un moment autour d'une *narco-disco* en forme de pyramide ; ça pue le fric sale qu'on blanchit dans la fièvre de samedis soirs glauques ou bien balancés. Sur le trottoir, grouillent des milliers de cafards. On découvre un chien mort, posé là. On prend le temps d'une glace pistache. Et puis on finit dans un patio fleuri, club à ciel ouvert où résonne des airs de salsa joués par un *band* composé de onze Cubaines et un batteur maigre et peroxydé ; à la table d'à côté, une escort-girl tient compagnie à un homme en sandales et chaussettes, il met une heure cinquante et sept whiskies à oser lui prendre la

essaie d'expliquer que dans la chambre 429, un homme est en larmes et qu'il subit vraisemblablement des violences sexuelles. Les flics en ont toujours après le petit mec râblé qui a dégommé l'œil du type au tee-shirt jaune, qu'on voit de l'autre côté des portes de verre de l'hôtel, il attend dieu sait quoi, que justice lui soit rendue ou un truc dans le genre mais mon pauvre tu te prends pour qui et tu te crois où ? L'un des réceptionnistes appelle la chambre 429. Quelqu'un décroche, s'ensuit un échange laconique, le réceptionniste raccroche le combiné gris, puis, il nous dit :

- Le monsieur m'a dit qu'en effet, quelqu'un était souffrant, mais ça va passer, je n'ai pas besoin d'ambulance, voici ce que m'a dit le monsieur. Je vous remercie de votre sollicitude, ajoute le réceptionniste, mais nous avons déjà cette affaire à régler, il y a des nuits comme ça, où tout arrive, tout arrive en même temps.

- Quand on regagne notre chambre, Manuel et moi, on croise un homme, la quarantaine, le torse nu, en sueur. Il disparaît au fond du couloir. La porte de la chambre 429 est ouverte. On n'ose pas approcher. On a peur que le type revienne avec un flingue ou des amis à lui, on ne sait plus où on en est, Manuel et moi, on se regarde, on se dit : fais gaffe et puis ça craint et puis ce qu'on craint c'est vraiment la mort, pas autre chose que la mort, d'ailleurs quand on a croisé le type dans le couloir, avec son torse et sa sueur, on l'a croisé et j'ai entendu un clic, un tout petit clic et je me suis retourné et j'ai pensé à un flingue, je me suis dit, l'éclair d'une seconde, il va nous tirer dans le dos, comme des lapins, comme des pipes de plastique au stand de tir des fêtes foraines ; mais il ne faisait que rajuster sa ceinture, cette ordure, cette enflure, ce fils de pute ; finalement, on décide de rentrer dans notre chambre. Je colle mon œil au Judas, Manuel son oreille contre la porte et on attend.

- Le type au torse nu revient.

- L'autre recommence à pleurer et répète :

- *I don't want to go in there, I don't want to go in there !*

- Et l'autre essaie de le forcer -

main, puis ils dansent comme deux cloches en plein ciel ; il ne l'embrassera pas. Manuel s'essaie à une ou deux danses. Je souris et picole, normal. Je ne quitte pas ma chaise, y compris quand la chanteuse cubaine m'invite à la suivre sur la piste. Deux ou trois heures du mat', on rentre à l'hôtel. Milliers de cafards qui grouillent. Bagnoles de police qui rôdent, noceurs qui chantent aux fenêtres des énormes pick-up qui arpentent les avenues de la ville, guichets des épiceries pris d'assaut par des piétons affamés, assoiffés, paumés. Baraques, style californien, voitures de collection ici et là, narco-baraques, pas mal. Gras moustachus affalés dans le hall de petits hôtels où s'échinent de vieilles putes, dans des chambres de dix mètres carrés, pour que dalle. Gargotes n'attirant pas le chaland. Centre-ville quasi désert. Devant l'hôtel, deux voitures de flics, gyrophares. Un type, l'œil arraché, debout contre une voiture, tee-shirt jaune, couvert de sang, soutenu par un chauffeur de taxi qui passe la nuit là, sans doute. Dans le hall de l'hôtel, deux officiers de police, les deux types de la réception dans leur uniforme bleu, et puis un petit mec râblé, l'air en colère, jogging et débardeur. Essaie de se justifier.

- Je l'ai cogné parce qu'il fallait que je le cogne, je sais pas comment dire ; j'aurais pu faire autrement, Monsieur l'Agent, j'aurais fait autrement, mais là je pouvais pas, voyez, je pouvais pas du tout faire autrement que lui entamer la gueule à coups de poings.

- On monte au premier étage. On arrive à la porte de notre chambre. Manuel a mal aux pieds, à cause de ses nouvelles bottes ; je repense à l'escort-girl et à son client, et puis le type en bas qui saigne. Dans le couloir, on s'arrête, on n'ouvre pas notre porte, pas tout de suite, attends, me dit Manuel, attends je lui dis, des sanglots s'échappent de la chambre d'à côté, une voix d'homme, un homme pleure, un autre lui intime l'ordre de se taire, d'abord ferme, *shut up !* Puis tendre, très tendre, *hush, hush, please, hush.*

- *Please, no, please, don't do that. No, please. I don't want to- No.*

- Et les ressorts du lit qui grincent.

- Un homme viole un autre homme, dans la chambre d'à côté. On descend à la réception. Les flics sont toujours là. On

mêmes ; qu'elles ne sont ni bonnes ni mauvaises, et que si l'homme les qualifie quelquefois ainsi, c'est uniquement en raison des lois qu'il adopte, ou du gouvernement sous lequel il vit, mais qu'à ne considérer que la nature, toutes nos actions sont parfaitement égales entre elles.

2° Que si nous ressentons, au-dedans de nous-mêmes, un murmure involontaire qui lutte contre les mauvaises actions projetées par nous, cette voix n'est absolument l'effet que de nos préjugés ou de notre éducation, et qu'elle se trouverait bien différente si nous étions nés dans un autre climat.

3° Que si, en changeant de pays, nous ne parvenions pas à perdre cette inspiration, cela ne prouverait rien pour sa bonté, mais seulement que les premières impressions reçues ne s'effacent que difficilement.

4° Enfin, que le remords est la même chose, c'est-à-dire le pur et simple effet des premières impressions reçues, que l'habitude seule peut détruire et qu'il faut travailler fortement à vaincre. Et en effet, pour juger si une chose est véritablement criminelle ou non, il faut examiner de quel dommage elle peut être à la nature ; car on ne peut raisonnablement qualifier de crime que ce qui vraiment outragerait ses lois. Il faut donc que ce crime se trouve uniforme, que ce soit une action quelconque, tellement en horreur à tous les peuples de la terre, que l'exécration qu'elle inspire se trouve aussi généralement empreinte en eux que le désir de satisfaire à leurs besoins ; or il n'en existe pas une seule de cette espèce : celle qui nous paraît la plus atroce et la plus exécrationnelle a trouvé des autels ailleurs.

Le crime n'a donc rien de réel ; il n'y a donc véritablement aucun crime, aucune manière d'outrager une nature toujours agissante... toujours trop au-dessus de nous pour nous redouter en quoi que ce puisse être. Il n'est aucune action, telle épouvantable, telle atroce, telle infâme que vous puissiez la supposer, que nous ne puissions commettre indifféremment, toutes les fois que nous nous y sentons portés ; que dis-je ? Que nous n'ayons tort de ne pas commettre, puisque c'est la nature qui nous l'inspire ; car nos usages, nos religions, nos coutumes, peuvent facilement, et doivent même nécessairement nous tromper, et la voix de la nature ne nous trompera certainement jamais. C'est par un mélange absolument égal

- *I don't want to go in there, I don't want to go in there !*

- Et soudain, on entend la voix de l'homme au torse nu :

- *What's wrong with you ? Son, be a man ! Be a man, son !*

- Et on comprend que c'est son père, à celui qui pleure, celui qui pleure est un grand fils, en short noir et tee-shirt très ample, je le vois dans le Judas. Et il ne veut pas retourner dans la chambre, il dit qu'il a peur et il a mal, il sanglote encore, il va quitter l'hôtel, voilà ce qu'il dit, il veut aller marcher, pas question, *be a man, be a man*, ça dure de longues minutes, je les vois dans le Judas, puis le père capitule et le fils disparaît.

- On se couche, Manuel et moi, dans nos lits flous. Par hasard, on trouve le sommeil. Le lendemain matin, on fait nos bagages. Notre dernière nuit à Ciudad Juárez, on va la passer à l'aéroport et assister à la valse des techniciens de surface.

- Relevez vos jupes, Mesdames.

- De toute façon, c'est arrivé.

- *Remember, we work for God.*

Musique : San Pascualito Rey chante Cerquita de Dios.

- Monsieur Donatien-Alphonse-François de Sade, que pensez-vous de Ciudad Juárez et des crimes qui y sont commis contre les femmes ?

Donatien-Alphonse-François de Sade.

On appelle *crime* toute contravention formelle, soit fortuite, soit préméditée, à ce que les hommes appellent les lois ; d'où tu vois que voilà encore un mot arbitraire et insignifiant ; car les lois sont relatives aux mœurs, aux climats ; elles varient de deux cents lieues en deux cents lieues, de manière qu'avec un vaisseau, ou des chevaux de poste, je peux me trouver, pour la même action, coupable de mort le dimanche matin à Paris, et digne de louanges, le samedi de la même semaine, sur les frontières d'Asie ou sur les côtes d'Afrique. Cette complète absurdité a ramené le philosophe aux principes suivants :

1° Que toutes nos actions sont indifférentes en elles-

PANDEMONIUM

Le récitant.

Pièce de théâtre - ou de boucherie - s'adressant davantage à des bouchers amateurs qu'à des acteurs professionnels. Genre : tragi-comédie pour carcasses de femmes fraîchement désossées, puis suspendues par dieu sait qui à des crochets d'acier, dans des chambres froides transformées en désert ; non, c'est le contraire : désert devenu chambre froide, chambre chaude, à ciel ouvert. Durée de la pièce : entre chien et loup, parfois plusieurs. On imagine une multitude de personnages dont les propos, cela va de soi, seraient purement imaginaires. Prologue :

Musique : bande originale de n'importe quel film d'El Santo.

El Santo.

Je m'appelle Rodolfo Guzmán Huerta.

de ce que nous appelons *crime* et *vertu* que ses lois se soutiennent ; c'est par des destructions qu'elle renaît ; c'est par des crimes qu'elle subsiste ; c'est, en un mot, par la mort qu'elle vit.

- Relevez vos jupes, Mesdames, nous allons traverser l'enfer.

- De toute façon, c'est arrivé.

- Karina Daniela Gutiérrez
Gloria Olivas Morales
Erika Pérez
Estefania Corral Gonzales
Fabiola Zamudio
Veronica Guadalupe Castro Pando
Vanessa Horcasitas
Nelly América Gomez H.
Carolina Carrera
Brisa Narvaez Santos
Argelia Irene Salazar Crispin
Irma Valdez Sanchez
Elizabeth Soto Flores
Elizabeth Robles Gomez
Flor Idalia Marquez
Erica Garcia Moreno...

- Ciudad Juárez , 31 août 2007.

Musique : Juan Salazar chante Ya sin fe.

5^e épisode

La Santa.

Je m'appelle Julieta Santos Sandoval.

El Santo.

Je suis né à Tulancingo Hidalgo, Mexique, le 23 septembre 1917. A moins que ce ne soit le 13 septembre 1915. J'aime bien les petits mystères.

La Santa.

Je suis née à Ciudad Juárez, Mexique, le 31 août 2007. En tant qu'invention poétique, je n'ai pas l'âge de mes artères.

El Santo.

Jeune, j'ai aimé un livre : *L'homme au masque de fer*, d'Alexandre Dumas.

La Santa.

J'ai adoré l'adaptation cinématographique.

El Santo.

A part ça, rien à vous dire de ce temps où mon visage était beau. En 1932, je débarque à Mexico pour devenir lutteur professionnel. La *lucha libre* est le sport le plus populaire de mon pays, avec le football ; c'est pas tout à fait du catch à l'américaine, non, c'est de la voltige, de l'acrobatie, un sacré spectacle ; tous les coups sont permis -

La Santa.

Tous !

El Santo.

Mais tu laisses tranquilles les bonbons de l'adversaire.

La Santa.

Pareil chez les nanas, tu ne t'en prends pas au minou des autres filles. Et tu fais gaffe à leurs seins aussi, les seins c'est précieux, tu ne frappes pas dessus comme une malade.

El Santo.

Le but du jeu, c'est d'immobiliser l'autre, épaules contre sol, plus de trois secondes. Chez les *luchadores*, il y a les mecs aux cheveux longs et les mecs masqués.

La Santa.

Chez les *luchadoras*, il y a les grosses vilaines et les petites mignonnes. Je remercie la nature.

El Santo.

Il y a les *tecnicos* et les *rudos*. Les bons et les méchants. Moi, j'ai failli être méchant, mais finalement j'étais bon.

La Santa.

Il y a les *tecnicas* et les *rudas*. Les bonnes et les pas bonnes. Celles que les spectateurs mâles rêvent de s'envoyer, et celles que les spectateurs mâles espèrent ne jamais croiser à un dîner.

El Santo.

J'ai toujours voulu être populaire.

La Santa.

J'ai toujours voulu être populaire.

El Santo.

J'ai cherché des noms : Constantino, L'Homme Rouge, La Chauve-Souris 2. Finalement, c'est un manager qui m'a suggéré de m'appeler El Santo, Le Saint. J'ai créé mon costume et mon masque, argentés. Je ne savais pas que j'allais devenir une légende. Je commence ma carrière au début des années 40. Mes frères, Black, Jimmy et Javier sont lutteurs tous les trois. Mais on est très différents. Moi, toujours humble, un garçon poli, j'adore les enfants. Et je ne quitte jamais mon masque d'argent. Je me promène avec mon masque, je mange avec mon masque, si je dois voyager, je le fais dans mon avion personnel, afin de ne pas l'ôter pour l'identification, au moment de traverser les frontières. Ici, c'est monnaie courante. Vous voyez cette photo ? C'est un ami à moi. El Magnifico. La photo a été prise au petit déjeuner, dans sa cuisine, avec sa famille. Vous avez vu ? Il porte son masque. Mais sa femme aussi est masquée. Et ses quatre enfants mangent leurs céréales avec un masque sur le visage ! Un héros ne doit pas être reconnu dans la rue. Un héros ne doit pas se vanter. Un héros vit caché dans sa légende, c'est sa seule demeure. Populaire et inconnu. Ma carrière cinématographique débute en 1961 avec *El Santo contre les Zombies*. Je deviens un super héros, scientifique réputé, agent de contre-espionnage, inventeur de gadgets, lutteur professionnel, amant occasionnel et modéré, ne

s'autorisant que de chastes baisers. Je précise que je n'enlève pas mon masque pour embrasser les actrices, dans les 55 films relatant mes aventures. J'embrasse à travers masque, c'est ma façon. Ma femme verrait ça d'un sale œil, si - Et mes dix enfants, n'en parlons pas. Le 12 septembre 1982, je me retire de la compétition, j'arrête le cinoche. Un de mes fils reprend le flambeau, il se fait appeler El Hijo del Santo, comme il se doit. Il est très bien, dans son genre. Le 26 janvier 1984, je retire mon masque en direct à la télévision, après une énigme longue de quarante ans. Mon visage n'est plus très beau, qu'importe, c'est mon cadeau au peuple. Le 5 février 1984, je participe à un spectacle qui se joue dans un petit théâtre. Le soir de la deuxième représentation, la poitrine me brûle. Je meurs dans la soirée à l'hôpital, crise cardiaque, bon ben - A mon enterrement, ils sont des milliers, mes fans en larmes, mes amis lutteurs, venus masqués ou chevelus, ils m'accompagnent jusqu'à la *Sullivan Funeral Home*. Dans mon cercueil, je repose, sous mon masque d'argent.

La Santa.

L'auteur de cette pièce m'a cherché des noms : La Justicière de Juárez, l'Ange de la Frontière, j'en passe. Puis, il a pensé à ces films de série Z des années 60 : les aventures de Rodolfo Guzmán Huerta alias *El Santo* ; films adulés au Mexique, suites de dialogues calamiteux, cascades indigentes et faux raccords innombrables, où les acteurs surjouent comme ils respirent et où les effets spéciaux restent spécialement sans effet ; l'auteur de cette pièce a pensé à la Vierge de Guadalupe, et à toutes les vierges estropiées dans les rues de Ciudad Juárez et d'autres villes du Mexique, il s'est dit : quand la justice capitule, c'est qu'il manque un super héros. *LA SANTA*. La Sainte. C'est moi. Il faut m'imaginer vêtue d'un fuseau pourpre et d'un loup fuchsia, cape dorée flottant sur mes épaules, avec mes cheveux bruns bouclés. J'arpente les rues de Juárez, sitôt la nuit tombée. Je suis là, les filles. Je veille. Ne vous inquiétez pas. La police ne vous fera plus aucun mal. Les narcotrafiquants non plus. Vos petits amis n'ont qu'à bien se tenir. Et toute la mythologie des monstres qui traînent la savate près de chez vous, je vous jure qu'elle va en prendre pour son grade. *La Santa* est née. Il ne peut plus rien vous arriver. Je suis là.

Le récitant.

Sinon, toute ressemblance avec des personnages ou des personnes existant ou ayant existé ne serait que pure coïncidence ou bien la conséquence d'une consommation excessive d'héroïne ou de tequila chez l'auteur de ces crimes, euh, de cette pièce, ou encore pure provocation. Bref, on imagine une sorte de distribution fractale, pouvant prendre des pages et des pages et noircir l'étendue jaunie du sable. L'action se déroule donc au Mexique, de nos jours, à Ciudad Juárez et dans sa région. Non. Finalement non. Près de Mexico, ça touche plus de monde. Non plus. Près de Cuautitlan. Euh. Plutôt près de Coacalco. Ou vers Chalco. Encore que Atizapan, c'est pas mal non plus. Tijuana, sinon. Bref. N'importe laquelle de ces villes où la vie d'une femme vaut moins que celle d'une punaise de lit.

Musique : Juan Salazar chante Recuerdos de ti.

Le récitant.

Personnages :

El Santo
La Santa
Le Squelette d'Aracely
Le Garçon Machine
L'Usine
Frida Kahlo
William Burroughs
Antonin Artaud
Jack Kerouac
Le Marquis de Sade
Quelqu'un
Quelqu'un d'autre

Et cætera, et cætera. Pandémonium ; ainsi baptisera-t-on cette ville où les femmes meurent à la chaîne.

Le squelette d'Aracely.

Bonjour. Je suis le squelette d'Aracely Luz Prieto. J'avais quinze ans quand je suis devenue squelette. Je venais d'avoir mon premier fils, Armando, qui m'appelait *Mamacita*, et je l'embrassais sur le front, puis le nez, les yeux, la bouche, j'ai adoré mon fils. Je suis un squelette, comme vous pouvez le constater, je sais j'ai l'air en forme, mais vous connaissez les squelettes par chez nous, en général ce sont de bons vivants, y'a qu'à voir nos arts populaires, y'a qu'à voir la *Catrina* dans les gravures de Posadas ou les *murales* de Rivera, *La Santa*

Muerte au marché de Sonotra, y'a qu'à voir comment le peuple s'imagine après, faut croire que l'éternité, c'est le quinze du mois, la fête de l'os à moelle, bref - Sont toujours en train de picoler des bières au fond des *cantinas*, ou bien ils imitent les *mariachis* de la Plaza Garibaldi, ou alors ils s'embrassent pleins de chaleur, nos squelettes, et ils éclatent de rire, presque toujours, comme à une blague permanente, et maintenant que je suis morte, je sais que c'est la vie, la blague.

Frida Kahlo.

Bonjour Aracely.

Le squelette d'Aracely.

Sainte Vierge de la Guadalupe mère de Dieu et de tous les bergers ! Frida ! Frida !

Frida Kahlo.

Bien sûr, je suis Frida Kahlo.

Le squelette d'Aracely.

Frida, qu'est-ce que tu fais là ?

Frida Kahlo.

J'ai peint ta mort. Je me suis dit que ça ferait un joli cadeau. Regarde.

Le récitant.

Sur le tableau de Frida, on voit Aracely face à son père et le père d'Aracely se tournant le dos à lui-même. Un perroquet mord l'épaule de l'enfant, le petit Armando, au second plan ; le perroquet fait deux fois sa taille.

Frida Kahlo.

Le père d'Aracely lève contre sa fille une hache au manche doré, à la lame noire. La hache n'a pas fini de s'abattre sur le crâne d'Aracely que celui-ci est déjà ouvert en deux ; un jet de sang va mouiller la lune, dans le coin droit.

Le squelette d'Aracely.

Merci Frida. C'est très beau. Mais peux-tu me dessiner un sourire ?

Frida Kahlo.

Sinon, je vends moi-même des tee-shirts à mon effigie, pour me payer mes toiles et puis la peinture, la location de l'atelier. Les musées, ça ne me rapporte rien.

Le squelette d'Aracely.

Non merci, Frida. Je préfère me promener comme ça, sans même la peau sur les os.

L'Usine. Les mille machines. Grincements des pistons, tapis roulants, soufflets. Murmure des ouvrières.

L'Usine.

Aracely. C'est moi, pauvre petite. Ton Usine. L'Usine où tu vérifies machinalement tes diarthroses, coude et genou, dans trois gestes d'un an et sept mois, précisément ; tes papiers sont falsifiés, je le sais, tu n'as jamais eu seize ans, tu n'aurais jamais seize ans, pauvre petite. C'est moi, l'Usine où la symphyse de ton pubis excite plus d'un contremaître, où le périoste autour de tes os est ce qu'il te reste de peau dessus, une membrane qui te laisse nue, démunie, morte autant que vivante, ainsi sommes-nous ici-bas, te dis-tu. Tu as raison. Ça ne t'empêche pas d'être gaie. Tu as raison, amuse-toi. C'est moi, l'Usine où tu prépares caries et ostéites, posément, au nom de la sécurité de l'emploi, au nom de l'emploi, juste un emploi, et pour une paie de merde, ainsi soit-il, amuse-toi. Abîme la tête de tes os dans trois gestes mécaniques, continue : grâce à toi, des milliers, des millions de sacs d'aspirateurs trouveront place dans le logement prévu à leur effet, millions de sacs pour millions de tonnes de poussières, grâce à toi, Aracely, le sac dans le ventre de l'aspirateur, sac dans le ventre à cet endroit de la chaîne, l'élément où fixer le sac, ajouter l'élément où fixer le sac, fixer le sac, l'élément où, ajouter l'élément, le sac, fixer le sac à l'élément, dans le ventre, c'est ça, ajouter, ajouter, ajouter, assembler, je suis un tournevis, je suis un tournevis, je suis un tournevis. Après toi, bien sûr on pourrait parler de Laura, le maillon d'après dans l'Usine, Laura, Aracely, mes pauvres petites, je vous porte en mon sein, je vous aime bien, oeuvrez pour votre Mère.

Le squelette d'Aracely.

Dans ma ville, il y a des boîtes à mecs. Des boîtes à bites. Strip-tease, le grand jeu. Ce soir, je vais m'amuser, avec les copines, entre squelettes.

Le récitant.

Aracely se maquille ces petits os surnuméraires du crâne, vous savez ; mascara sur les os wormiens, coup de rouge à lèvres ; elle est magnifique. C'est qu'une gosse, mais franchement, on se laisserait presque, bref -

Le squelette d'Aracely.

Dans le centre-ville, on est cinq filles de l'Usine à affoler le trottoir, quand on passe en éclatant de rire, dans nos robes d'été, avec nos cages thoraciques et nos sacrum et nos coccyx, on a quinze, seize ans, on est déjà des femmes, on est déjà mortes.

Le récitant.

Tandis que dans l'un des nombreux clubs de strip-tease masculin se prépare Le Garçon Machine. Il s'appelle Rodrigo. Il a les muscles luisants d'huile de jojoba, il est parfaitement épilé, de la tête aux pieds, sourcils fins sur ses yeux noirs, cheveux gominés, il porte un slip ridicule et trop petit pour lui, d'au moins deux tailles, il va les rendre folles.

Musique sourde : le groupe norteco Los Valle chante Y tù.

Voix des clientes.

Sifflets.

Petite hystérie jetable.

Le squelette d'Aracely.

On paie, on entre dans la boîte. Y'a des dizaines d'autres squelettes, c'est une boîte faite pour nous, avec lumières noires et machines à fumée, cocktails sucrés genre Pina Colada. On s'assoit à la table indiquée par le serveur. On se regarde, entre nous les filles, on se regarde et on sait que le serveur est mignon, au moment où on se regarde, et on sourit. Y'a déjà un mec qui se trémousse sur une table, au centre, avec un corps je te dis pas, premier Garçon Machine, quel est son prénom ?

Donatien-Alphonse-François de Sade.

Je suis Donatien-Alphonse-François de Sade. J'entre dans cette boîte de Juárez ou d'ailleurs, cette boîte à squelettes et garçons-machines, boîte à bites et sacs d'os, j'y entre pour poser une question : toutes les classes ne se dévorent-elles pas mutuellement, et ne

s'affaiblissent-elles pas sur la terre, en raison de l'état où il est nécessaire que les lois de la nature se maintiennent ?

Jack Kerouac.

J'ai commandé un *tequila anejo*, mon vieux Bill, marque *Herradura*, un super shot, autant te dire que ce sera pas le dernier.

William Burroughs.

C'était Jack Kerouac, Mesdames et Messieurs. Le type le plus sans-gêne que j'ai jamais rencontré. L'invitez pas chez vous, il n'en part plus et il se vautre dans vos fauteuils et il met les pieds sur la table, vous vide un frigo en moins de deux, et quand il est bien pété aux alcools, défoncé à la marijuana, aux amphètes et j'en passe, il vous demande, le plus poliment du monde, si ça vous dit de faire l'amour.

Jack Kerouac.

C'était William Burroughs, Mesdames et Messieurs. L'héritier de la fortune Burroughs, les rois de la calculette. Rougis pas, Bill, y'a pas de honte.

William Burroughs.

On traînait dans cette foutue ville foutue, on a vu de la lumière et des squelettes -

Jack Kerouac.

Squelette super bien roulés -

William Burroughs.

On est entrés. On nous prend pour des pédés, rien à dire, c'est ce qu'on est. Je suis homosexuel, mais j'ai tué ma femme.

Jack Kerouac.

Seuls les squelettes sont heureux. Santé !

William Burroughs.

A Joan, santé !

Tintement des verres.

Ils boivent.

Quelqu'un.

Heureusement, *La Santa* faisait son tour, dans son fuseau pourpre, cheveux au vent.

Le squelette d'Aracely.

Un deuxième Garçon Machine vient d'apparaître, chassant le premier. Il est plus beau, plus grand, plus fin. Il ondule sur la musique. Il s'approche de nous. Rodrigo. Il s'appelle Rodrigo. Il va me faire mal, je le sens, on le sent toutes : il va nous faire mal.

Quelqu'un d'autre.

Tu as vu le visage des filles ?

Quelqu'un.

Il est laid, quand la mort descend sur elles. La mort ou le désir.

Le récitant.

A cet instant, la scène est traversée par un coyote. L'auteur insiste pour qu'il soit libre de tout mouvement. S'il veut descendre parmi les femmes avec la mort et le désir, il peut. Il peut mordre. Il doit mordre. Un animal sauvage, digne de ce nom. Le Garçon Machine s'approche d'Aracely. Il lui caresse le visage. Pour commencer.

Le Garçon Machine.

Aracely. C'est moi, pauvre petite. Le Garçon que tu regardes, les orbites grandes trouées. Le Garçon Machine contre lequel tu vérifies machinalement tes diarthroses, coude et genou, car tu t'assois sur mes cuisses blanches et nues, précisément ; tes papiers sont falsifiés, je le sais, tu n'as jamais eu seize ans, tu n'aurais jamais seize ans, pauvre petite, tu n'as pas le droit d'entrer dans cette boîte, tes amies non plus. C'est moi, le Garçon où s'excite la symphyse de ton pubis, et le périoste autour de tes os est ce qu'il te reste de peau dessus, une membrane qui te laisse nue, démunie, morte autant que vivante, ainsi sommes-nous ici-bas, toi et moi. Tu as raison. Comme tu es gaie. Tu as raison, amuse-toi. Grâce à toi, ma semence trouvera place dans le logement prévu à leur effet, millions de spermatozoïdes pour millions de tonnes de poussières, grâce à toi, Aracely, le sexe dans le ventre de l'aspirateur, sexe dans le ventre à cet endroit de la chaîne, l'élément où fixer le sexe, ajouter l'élément où fixer le sexe, fixer le sexe, l'élément où,

William Burroughs.

Jack. Jack, qu'est-ce que c'est que ça ?

Jack Kerouac.

Quoi ?

William Burroughs.

Sur ta peau, là. Sur tes bras.

Jack Kerouac.

Ça alors.

William Burroughs.

Moi aussi, tiens, regarde, moi aussi. Ce sont des épines, Jack.

Jack Kerouac.

Les cactus, mon vieux Bill. Les cactus *passent en nous*.

William Burroughs.

Les cactus ?

Quelqu'un.

Des milliers d'épines recouvrent bientôt les corps dans cette boîte à mecs du centre de Juárez, boîte à bites pour mecs seuls ou filles en groupes, petite hystérie jetable ; Manuel et moi, nous cherchons la sortie mais un chien mort garde l'entrée, son cadavre gonflé de cafards et de fourmis rouges, tandis que le corps de Jack Kerouac, le corps de Burroughs, se couvrent près de nous d'épines blondes, et dans le désert alentour - nous ne le savons pas, mais dans le désert alentour - les cactus se décharnent.

Hurllement des coyotes.

Quelqu'un d'autre.

Les hommes devenaient des armes à la tombée de la nuit. Des armes chargées de piquants pour tuer.

Quelqu'un.

Les gangs faisaient leur ronde, euphorisés par les épines découvertes à leurs bras.

Quelqu'un d'autre.

Les pères de famille se signaient dans les chambres, les mères de famille embrassaient les gosses.

ajouter l'élément, le sexe, fixer le sexe à l'élément, dans le ventre, c'est ça, ajouter, ajouter, ajouter, assembler, je suis un tournevis, je suis un tournevis, je suis un tournevis.

Le récitant.

Dans le désert, dans les rues, dans les boîtes, les chambres et les crânes, on entend monter le Chœur des Mâchoires. Mâchoires des centaines de petites filles mortes en plein Nord, ce Nord où il fait chaud dans la chambre froide et leur carcasse pend sur le bord du monde, ça va tomber dans l'espace et l'oubli, regardez. Mâchoires qui claquent en chœur.

On les entend.

Jack Kerouac.

Bill, c'est quoi ce mec déguisé en jeune mariée, là-bas ?

William Burroughs.

C'est le gouverneur de l'Etat, Jack. Il enterre sa vie de jeune fille.

Jack Kerouac.

En attendant, il ne viole personne. Seuls les gouverneurs sont heureuses ! Santé !

Tintement des verres.

Antonin Artaud.

J'ai vu le sac gonflé d'Aracely, j'ai vu le sac gonflé de lie de l'âme boursouflée d'Aracely, j'ai vu cet horrible sac mou de l'âme sodomisée d'Aracely, j'ai vu l'enflure du cœur crevé d'Aracely, comme un grand sac de pus gonflé, j'ai vu le corps de cette Ophélie insultée traîner non sur la Voie Lactée, mais sur la voie de la saleté humaine, agoni, abominé, j'ai vu ce corps de celle qui m'aimait, mis au rance des renvois de l'âme à coups de pieds et de soufflets -

Jack Kerouac.

Antonin Artaud, Mesdames et Messieurs. Y'a un monde fou dans cette boîte. Bill, est-ce que tu as lu Artaud ?

Le récitant.

Le Garçon Machine a caressé Aracely. Il s'est entièrement dévêtu contre elle, tout contre elle il a exhibé sa peau

nue. Elle ne s'attendait pas à ça, à avoir un malaise, un malaise quand il s'est frotté à elle, elle est sortie, précipitamment, elle a dit à ses copines squelettes :

Le squelette d'Aracely.

Je rentre les filles, désolée, je - ça doit être mes - je sais pas, j'ai - à demain à l'Usine.

La rue. Voitures qui passent. Voix lointaines.

Le récitant.

Elle est sortie dans les rues noires de cette foutue ville foutue, elle n'a pas cherché de taxi car les taxis sont chers et elle est pauvre, y'avait qu'à sentir la pauvre odeur du garçon qui la montait comme une petite jument paralysée, elle qui n'a même pas la peau sur les os, l'odeur des hommes bon marché qui n'ont pas de quoi se payer autre chose que des parfums lourds.

Le Squelette d'Aracely.

J'ai froid.

Le récitant.

Soudain, une voiture s'arrête. Deux hommes en descendent, avec la mort et le désir, peut-être un coyote en guise de chien. Ils emportent le squelette d'Aracely, de force.

Le squelette d'Aracely.

Laissez-moi, je vous en prie, laissez-moi. Au feu ! Au feu !

Le récitant.

La voiture démarre en trombe, en direction du désert. Aracely se débat, essaie de se faire vomir, comme conseillé à la radio ; rien ne vient. Elle s'épuise dans les bras piquants qui la contraignent. Alors les deux hommes violent le squelette d'Aracely. Un troisième homme rigole et salive, au volant de la bagnole qui file dans la nuit des villes où le meurtre est loisir ou rituel. Les queues tendues des bêtes mâles heurtent les os du bassin, pénètrent les espaces vides, les trous noirs de la douce petite femelle du soir ; ils violent le squelette de gamine et de femme d'Aracely déjà morte, la prennent plusieurs fois, à deux, longtemps, heurtant leur sexe, parfois le heurtant au sexe de l'autre ; ils n'en rougissent pas. Le troisième sait qu'il aura sa part. Deux

hommes violent le squelette d'Aracely, ils violent son squelette, ils la violent, pauvre petite, mon ange de la désolation, sac d'os embrassé par des bouches sales. Deux bêtes mâles dans la nuit mâle. En font une morte de plus, passé par leurs corps-machines. Ils piquent le squelette d'Aracely de mille épines. La Santa arrive trop tard. La Santa n'arrive pas. La Santa en fera des nuits blanches, car elle ne sauve personne. Une morte de plus, à Juárez ou d'ailleurs, une morte éternelle dans l'éternité des mortes, à l'heure du désir ; c'est une histoire vraie autant que possible, tous les gens sont vrais, tous les lieux sont vrais ; croyez-moi, c'est arrivé, de toute façon. Le théâtre est une belle crapule, qui voudrait nous faire croire que ce sont des racontars ; le théâtre est de mêche avec les flics, les trafiquants, les killers. Mesdames et Messieurs, Jack Kerouac a fini son verre. Bienvenue au Mexique, *esta es su casa*. Rideau.

Musique : Juan Salazar chante A Plazos.

Quelqu'un.

Quand tu seras mort, j'attendrai ta renaissance, j'attendrai, sur le bord d'un fleuve - un ruisseau suffira - je compterai jusqu'à dix, au bord d'un pays qui n'existe pas, je compterai au bord de mon pays, je compterai jusqu'à quinze, au bord de moi-même, je n'existe pas si tu n'existes pas, je compterai jusqu'à vingt, j'attendrai ta renaissance, je compterai jusqu'à trente, j'attendrai, je compterai jusqu'à cinquante, j'attendrai, jusqu'à cent, ta renaissance, j'attendrai jusqu'à -

Le squelette d'Aracely.

Ci-gît Aracely Luz Prieto. 1993-2007.

Fabrice Melquiot
Mexique
8 août - 6 septembre 2007